

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

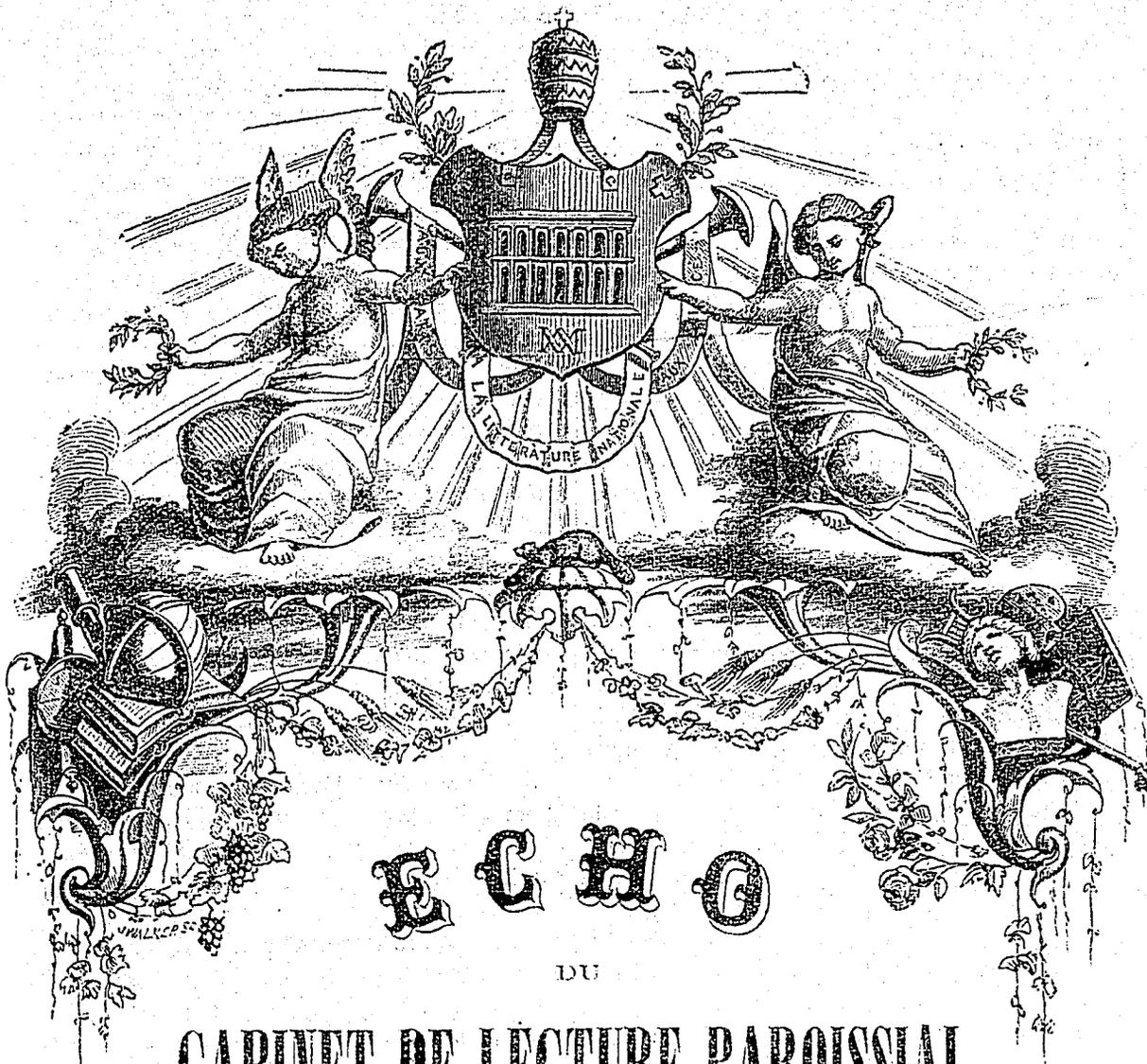
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Juin 1862.

No. 12

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Union Catholique.—Courrier de Québec.—Chronique musicale: Musique et musicien, V.—Esquisses nationales: Jean de Lauzon, (1661), par Paul Stevens.—L'Eglise de Beauport, près Québec, par J. Royal.—Variétés: La journée d'un médecin, par L. Roux.—Un peu de tout.—Solutions des problèmes du dernier numéro.—Mots des énigmes précédentes.—Musique: Le Voltigeur Canadien, paroles adaptées à la mélodie l'Ange Déchu, musique d'Adolphe Vogel.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15^e Juin 1862.

Beaucoup de gens n'avaient aucunement entendu parler de l'expédition française au Mexique, qui ont été étonnés d'apprendre tout à coup qu'une armée française, accompagnée d'un

corps de Zouaves s'y promenait dans toutes les directions, et même, venait d'y remporter deux victoires contre le parti anarchiste.

Cette nouvelle est arrivée ici en même temps que paraissait un article du *Times* de Londres, qui ne nous sera expliqué que plus tard, article aussi invraisemblable que fabuleux. Ainsi s'exprime le *Times* du 15 mai.

« Nous regardons l'occupation du Mexique par l'armée française sans la moindre jalousie ni malveillance, et nous nous réjouissons de ses succès dans ce pays.

« L'occupation française serait un bienfait. Personne ne doute que sous l'administration française, le Mexique ne devint ce qu'il était

avant l'invasion des Espagnols, un pays d'industrie et de progrès.

« La France pourrait faire au Mexique des conquêtes plus durables que sur les frontières belges ou allemandes.

« Nous ne désirons pas, lorsque la destinée nous a donné tant de colonies, que la France soit limitée à ses possessions actuelles. L'Angleterre n'arrêtera pas au Mexique le génie de conquête de ses voisins d'outre-manche. »

Actuellement, nous sommes donc réduits aux conjectures sur la portée de l'expédition française au Mexique, mais en attendant, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt, les détails suivants : extraits d'un article remarquable de M. Michel Chevalier, paru tout récemment dans les journaux de Paris.

Suivant M. Michel Chevalier, le Mexique a la plus grande importance par son climat qui est excellent, par la richesse de son territoire, par l'abondance de ses mines d'argent, enfin par son admirable situation entre les deux Océans Pacifique et Atlantique.

C'est là que sera un jour l'intermédiaire et le point de communication entre deux grands foyers de population et de richesses, l'Europe Occidentale d'un côté, la Chine et le Japon de l'autre.

On sait quels désordres y ont régnés depuis le renversement de la domination espagnole. La révolution n'a aboutie jusqu'à présent dans ce pays qu'à en affaiblir les forces, y tarir les sources de la richesse et le livrer sans défense aux entreprises illégitimes d'un voisin puissant, c'est-à-dire les Etats-Unis.

Depuis le commencement de l'anarchie jusqu'à ce jour, le Mexique a vu dépérir ses villes de commerce et son industrie, ses ports sont sans vaisseaux, ses territoires si riches et si grands sans culture, ses mines les plus précieuses sans exploitation, enfin les Etats-Unis, sans aucun motif plausible d'hostilité se sont emparé de plus de la moitié de cet immense pays, c'est-à-dire 109 milles lieues carrées sur 211,600 lieues que possédaient autrefois les Espagnols.

L'état actuel du Mexique est donc aussi triste que possible, car il n'offre aucune ressource pour réparer le mal déjà accompli, et il livre l'avenir exposé sans défense aux plus grandes et plus irréparables catastrophes.

Il y a déjà longtemps, que les gouvernements d'Europe se préoccupaient de cette situation pénible.

On avait pensé, que l'Espagne avait en partie mérité son sort en suivant une politique obstinée et aveugle, pleine de funestes résultats contre cette magnifique colonie, mais on ne croyait pas que le mal engendré par la révolution fut absolument irrémédiable, pourvu qu'on écartât certaines causes accidentelles qui s'étaient introduites dans les premières explosions du bouleversement.

L'Espagne, depuis bien des années s'était aliéné l'esprit de la population mexicaine, les Indiens se plaignaient de l'état d'oppression dans lequel ils vivaient, étant dépourvus de presque toute propriété et sans droits civils, il en était de même des Métis, et malgré la réclamation des évêques on ne tentait rien pour les faire parvenir à un sort meilleur.

La population blanche avait elle-même ses griefs particuliers contre la Métropole, et ils étaient considérables, le commerce était enchaîné, l'industrie locale accablée d'entraves, enfin les indigènes étaient continuellement sacrifiés à une préférence absolue pour les natifs d'Espagne.

De plus, on interdisait telle ou telle culture, telle ou telle industrie pour favoriser exclusivement le commerce de la Métropole.

Souvent la nation mexicaine avait fait entendre ses plaintes, les évêques et le clergé y avaient joint leur voix avec toute la modération et la charité que comporte la dignité de leur caractère, mais la Métropole n'avait jamais voulu donner la moindre satisfaction, par cette crainte naturelle qu'éprouvent les gouvernements pour des innovations dont il est difficile de prévoir toutes les conséquences.

Il n'y eut donc pas de changement au Mexique, malgré la réclamation de la partie la plus saine de la population ; pendant ce temps là, bien des événements nouveaux arrivaient dans l'ancien comme dans le nouveau monde. L'Amérique se séparait de l'Angleterre, ensuite les colonies anglaises obtenaient de la Métropole des avantages considérables ; peu après, on apprenait la nouvelle de la révolution française, et tandis que tous ces événements avaient répandu dans la majorité des esprits une agitation profonde et mystérieuse, plus tard l'inva-

sion de l'Espagne par les troupes françaises, la déchéance de la race régnante en Espagne, précipitèrent au Mexique la révolution qui depuis longtemps y était imminente.

Il y eut deux partis dans le pays ; un parti mexicain qui voulait l'affranchissement de la Métropole, et le parti des natifs d'Espagne qui voulait conserver l'ancien état de choses.

Les révolutionnaires eurent d'abord pour chefs, suivant M. Michel Chevalier : trois curés, Don Miguel Hidalgo, Don Morelas et Don Matamoros ; leurs succès furent inespérés, en quelques mois, ils avaient conquis près de la moitié du Mexique. Ceci se passait vers 1810 ; après différentes alternatives de victoires et de défaites, la domination de la Métropole fut rétablie en 1816, mais en 1822, lors du soulèvement de l'Espagne contre Ferdinand VII, la révolution reprit tous ses avantages au Mexique, et dès lors, l'Espagne dut renoncer à l'espoir de jamais s'y maintenir.

Bientôt après commença la présidence du général Santa Anna, qui est resté à la tête des affaires presque invariablement jusqu'en 1856.

Or ce qu'il faut observer, c'est que les révolutionnaires unanimes, pour se soustraire au joug de la Métropole, ne s'entendaient nullement sur la constitution à donner au pays nouvellement affranchi.

Plus des trois quarts de la population voulaient vivre en monarchie, et il n'y avait qu'une faible minorité, composée de la classe la plus avilie de la population qui voulut d'un gouvernement fédéral et républicain, taillé sur le modèle de la république voisine des Etats-Unis.

De là, une lutte acharnée depuis le renversement du gouvernement espagnol. Le parti le plus nombreux, le plus calme et plus modéré, attendant la réalisation de ses vœux pour un état monarchique, dans la suite des événements dans les leçons de l'expérience. Le parti le moins nombreux, mais le plus violent et le moins scrupuleux dans le choix de ses moyens, poursuivant son but *per fas et nefas* ; opprimant les consciences, décimant les hautes classes, s'emparant des biens des plus honnêtes citoyens et faisant peser sur le clergé et sur les catholiques les plus influents, la plus odieuse et la plus implacable des persécutions.

De temps en temps les honnêtes gens ont conquis la direction des affaires, et alors, ils se

mettaient aussitôt en quête d'une famille princière qui put les aider à réaliser leurs vœux les plus chers.

Mais l'ébranlement causé par la révolution récente, le voisinage des Etats-Unis maintenait une telle excitation dans une certaine classe de la population, que bientôt le pouvoir changeait de mains et que le système fédéral prévalait de nouveau.

Il y a dix-huit mois, les Etats-Unis sont entrés en lutte les uns contre les autres, le prestige des idées républicaines a subi alors la plus rude atteinte qu'il lui ait peut-être jamais été donné d'essayer dans les temps modernes.

Et, en même temps, par l'effet de ce bouleversement, ceux qui veulent d'un gouvernement libéral, mais sous forme de monarchie ont reconquis dès lors une influence telle et une majorité si grande, qu'il suffit en effet de cette petite armée que nous voyons agir au Mexique, pour accomplir le changement si longtemps souhaité et remettre toutes choses à leur vraie place.

Le système fédéral peut être excellent aux Etats-Unis, et en même temps funeste partout ailleurs, cette proposition n'a rien d'absolument impossible.

Ce système a produit de grandes choses au centre de l'Amérique du Nord, sans avoir pu toutes fois empêcher l'état de division actuel, mais il est certain qu'il n'a produit que des maux et qu'il n'a fait que des ruines dans toutes les anciennes possessions de la domination espagnole.

La France, à ce que nous pensons, n'a pas l'intention de se substituer à l'ancien état de choses, elle veut mettre les honnêtes citoyens à même d'établir le seul gouvernement qui peut leur convenir, et qu'ils ont réclamé depuis si longtemps. Tout ce qui a été dit de contraire dans les journaux de Londres et des Etats-Unis, n'avait pas d'autre but charitable que d'arrêter le succès de l'expédition alliée.

Nous aurions voulu donner déjà notre tribut de regrets à la mémoire du révérend Louis Jacques Casault, décédé dans le mois dernier, mais un mal-entendu ayant empêché de reproduire cet article au numéro dernier, nous voulons néanmoins conserver dans *l'Echo* le souvenir de ce saint prêtre et de cet homme de bien.

D'ailleurs, il est de ceux dont on aimera toujours à entendre citer l'exemple et à invoquer le souvenir.

M. Louis Jacques Casault, vicaire-général, ancien supérieur du Séminaire de Québec, dernièrement recteur de l'Université Laval, décédé le 5 mai dernier, était né le 17 juillet 1808. Il n'avait donc que cinquante-quatre ans, et aurait pu fournir encore une longue carrière, si sa santé n'avait été altérée depuis longtemps par des travaux continuels et par une sollicitude constante au milieu des fonctions importantes dont il fut successivement chargé.

Les notices remarquables publiées sur lui par M. le grand vicaire Cazeau et par M. l'abbé Ferland, nous ont dit qu'après des études distinguées au petit séminaire et au grand séminaire, il passa trois ans dans le ministère, où il acquit, sans nul doute, une expérience dont il se servit utilement plus tard lorsqu'il eut à diriger les ecclésiastiques et à s'occuper de l'avenir des jeunes gens au milieu du monde.

De 1834 à 1851, il occupa différentes fonctions au petit et au grand séminaire, d'abord professeur, puis préfet des études, directeur de l'un et de l'autre séminaire. Pendant le cours de ces années, il enseigna les sciences, puis la théologie avec un rare talent, et il contribua à former un grand nombre d'hommes distingués, qui se sont fait remarquer dans le monde ou dans l'état ecclésiastique.

Dans cet espace de temps déjà, il consuma sa vie par des travaux immenses, sacrifiant tout à ses fonctions et à ses élèves, et en même temps ne reculant devant aucune peine, aucun labour pour cultiver la science et la porter à ce degré éminent, qui est si indispensable à tout bon maître et à tout instituteur véritablement digne de ces fonctions si graves, si sérieuses et si importantes.

Voilà ce qu'on l'on a pu observer dès lors dans le saint prêtre, et l'homme vraiment digne de regret dont on déplore en ce moment la perte.

Les connaissances tout-à-fait remarquables qu'il avait acquises dans les sciences naturelles et dans les sciences ecclésiastiques, avaient sans doute été admirablement servies par une nature et une portée d'esprit peu communes, mais elles étaient en particulier le fruit d'un dévouement

à toute épreuve, dévouement à la science et au bien des jeunes gens qui lui étaient confiées.

On a cité le témoignage de l'un de ses anciens supérieurs, sur le talent avec lequel il avait su se rendre familières les difficultés des sciences naturelles et la manière dont il savait communiquer son savoir, enfin au concile de Québec, tout le monde reconnut que son passage au grand séminaire et les années de son professorat en théologie avaient été laborieusement et consciencieusement employées.

C'est en 1851, qu'il fut appelé à la supériorité de cette grande maison du séminaire de Québec, qui est et a été depuis tant d'années comme l'une des citadelles et des places fortes de la religion et du bien dans ce pays.

Quand l'étranger arrive à Québec, il voit ces hauteurs imposantes couvertes de constructions immenses, il admire les moyens de défenses utilisées par l'art militaire, mais il peut admirer encore plus cette sainte et admirable demeure du séminaire d'où est sorti tant de bien, tant de traditions de piété et de vertu, et qui, placée comme une sentinelle à l'entrée de la ville rappelle de si pieux et si consolans souvenirs.

A qui en particulier doit-on le maintien de la foi en ce pays, à qui est-on redevable que ces contrées ne se soient pas laissées aller au relâchement qui désole certaines contrées de l'Amérique, si ce n'est en particulier à cette sainte maison qui, depuis des années a fourni un clergé irréprochable, et distingué par ses exemples de piété et toutes sortes de mérites.

Comme supérieur, M. Casault répondit à tout ce qu'il avait fait augurer, il montra une science profonde, une expérience éprouvée, un dévouement à toute épreuve, à de si hauts devoirs, une modestie et une sagesse qui frappaient tous les esprits.

Il avait en particulier deux qualités qui se servaient merveilleusement l'une et l'autre et qui ajoutaient un relief à tous ses mérites.

Il avait un extérieur grave, sérieux des plus imposants, l'air calme et méditatif, et en même temps le cœur d'une sensibilité et d'une délicatesse exquis, et les manières les plus distinguées et les plus bienveillantes.

Très-grand de taille, les traits réguliers, le regard d'une expression de douceur pénétrante, la figure comme pâlie par l'étude et la vie de

retraite, il avait toute la dignité possible d'extérieur, mais en même temps les manières les plus affables et les plus aimables, pleines de dignité et de bonté. Enfin, il était l'un des plus admirables modèles de cette politesse distinguée que l'on trouve dans le clergé du Canada, et dont le séminaire et l'archevêché de Québec en particulier, sont comme les sanctuaires privilégiés, où sont rappelés les anciennes traditions des grands siècles de la France.

M. Casault appelé à la conduite du séminaire de Québec, s'occupa dès lors de la réalisation d'une idée qu'il avait méditée depuis longues années.

Il voulait pourvoir à l'avenir de la jeunesse en ce pays. Dans les circonstances particulières où les jeunes gens se trouvent placés, et au milieu de la concurrence de plusieurs nationalités, ils ont besoin de lumière et d'énergie, de vigilance et de capacité pour prendre leur place dans la société et se maintenir au milieu d'une compétition si active.

Or, ils ne le peuvent, même à mérite égal, que par de plus fortes études, un esprit sage et sérieux, et par toute l'intégrité possible dans leur moralité.

Chose regrettable dans presque tous les pays, l'époque des premières études professionnelles est l'époque du naufrage de la foi et des habitudes de travail, ainsi au sortir du collège que d'études perdues, que de talents enfouis par les mille tentations de l'oisiveté, et les habitudes énervées du monde.

Pour mettre une barrière à ces maux si graves, M. Casault avait conçu la pensée d'une maison de hautes études semblables à ces universités, la gloire des siècles écoulés et qui accomplissent encore tant de bien en Allemagne, en Angleterre et en Italie.

Pour arriver à ce but, le séminaire de Québec ne recula devant aucun sacrifice.

Des édifices immenses furent élevés, pouvant répondre aux besoins de plusieurs centaines d'étudiants, des chaires furent fondées, des professeurs éminents furent choisis, et les frais les plus considérables furent faits pour assurer le présent et l'avenir d'une si magnifique institution.

C'était la première tentative de ce genre dans toute la terre de l'Amérique, et tout le monde

convient quelle a été accomplie du premier coup, de manière à la mettre de niveau avec les institutions du même genre les plus renommées dans l'ancien monde.

Maintenant l'œuvre est complètement organisée, elle a un avenir incontestable, elle a produit déjà les fruits les plus satisfaisants, elle sera de plus en plus appréciée, à mesure que le goût des études sérieuses se répandra dans ce pays, mais à qui doit-on en grande partie, une idée si considérable et une réalisation si prompte, si étendue et si complète, si ce n'est surtout à celui dont nous rappelons le souvenir en ces quelques lignes.

Nous qui voyons tout dans l'avenir de la jeunesse, qui avons fait tant de vœux pour qu'elle se conservât digne de la mission qui lui est dévolue, nous qui l'avons vue avec tant de douleur, exposée sans défenses aux dangers et aux périls du monde, avec quel sentiment de gratitude saluons-nous la mémoire de l'homme dévoué et généreux, qui a doté le Canada d'une œuvre si admirable, si précieuse, si féconde pour le bien et la prospérité de ce pays.

Nous avons déjà constaté les résultats opérés de près comme de loin, par l'Université Laval.

Ainsi plus de sérieux dans l'esprit de la jeunesse, plus de goût et d'ardeur pour les grandes études professionnelles, une foi plus solide, plus éclairée et plus ferme, enfin sous le rapport intellectuel comme sous le rapport moral, mille avantages conquis déjà par la génération nouvelle.

Ces résultats grandiront encore l'avenir, et avec eux les droits de ce saint prêtre, de cet excellent homme à la reconnaissance de cette jeunesse qui lui fut si chère ; le bien qu'il a accompli s'étendra, et aussi la vénération du pays tout entier pour une mémoire si auguste.

Enfin à mesure que cette œuvre prendra des développements, éclairera plus d'esprits fera resplendir plus de cœurs et plus de nobles caractères en ce pays, son éclat et son illustration réjailliront chaque jour en nouveaux rayons de gloire sur l'auréole vénérée de celui qui en fut le premier auteur et qui a mérité d'en être appelé le fondateur.

C'est en ce sens que nous lui appliquons les belles paroles de la Ste. Ecriture :

Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stelle in perpetuas eternitates.

Dan : XII. 3

Nous avons lu les lignes suivantes ces jours-ci dans la *Minerve* et nous nous associons de tout notre cœur aux regrets qu'elle exprime.

“ Nous apprenons avec peine que le vénérable abbé Faillon, le célèbre historien de nos héroïnes Canadiennes, vient de laisser le pays, pour retourner en France, où le rappellent les affaires de la compagnie. Les nombreux amis que s'était faits cet homme aussi modeste que savant pendant les quelques années qu'il a passées au milieu de nous, n'apprendront pas son départ avec moins, de regret.

“ On nous dit, et nos lecteurs nous sauront gré de les en informer, que son grand ouvrage sur la *Colonie de Montréal* est assez avancé, et que les deux premiers volumes, qui renferment les temps héroïques de la colonie, ne tarderont pas à être livrés à l'impression. Quant il sera fini, cet ouvrage ne formera pas moins de 8 volumes in 8o. Cette œuvre consciencieuse, fruit de longues recherches, sera sans contredit le meilleur titre de cet écrivain distingué à la reconnaissance des Canadiens.”

Vient ensuite une énumération des principaux ouvrages de M. Faillon, dont le succès peut donner toute confiance dans les nouvelles publications qu'il achève maintenant.

Il y a déjà longtemps que M. Faillon est signalé à l'attention publique par plusieurs grands ouvrages, dont un seul suffirait à établir la réputation d'un savant.

Ses grands travaux sur les Pères et sur l'Écriture Sainte, ses recherches immenses sur la vie et l'apostolat de Ste. Marie Madeleine, dans le Midi de la France, lui avaient déjà attiré l'admiration du clergé en France comme dans toute l'Église.

La vie de M. Olier et ses travaux sur l'histoire de l'Église au XVIIe siècle, l'ont fait connaître sous un jour nouveau, comme historien et comme auteur ascétique.

Depuis ce temps là il s'est donné de l'histoire à l'étude du Canada et après tout ce qu'il a déjà produit, il va donner une grande histoire de Montréal qui doit être suivie d'une histoire des colonies de Montréal.

Voici la liste des principaux ouvrages de M. Faillon dont quelques uns ne sont pas encore publiés :

- 1o. Un ouvrage considérable sur les six jours de la Création.
- 2o. Un travail sur les Pères.
- 3o. Histoire de l'apostolat de Ste. Marie Madeleine 2 volumes in-4o.
- 4o. La vie de M. de Lantages.
- 5o. La vie de M. Olier fondateur du Séminaire de St. Sulpice.
- 6o. La vie de M. Emery.
- 7o. Une histoire de Baltimore.
- 8o. Une méthode des Cathéchismes.
- 9o. Un Coutumier et autres ouvrages pour les cathéchismes.
- 10o. La vie de la Sœur Bourgeois.
- 11o. La vie de Mlle Manse.
- 12o. La vie de Mde d'Youville.
- 13o. La vie de Mlle Leber.
- 14o. Histoire de Montréal à publier.
- 15o. Histoire des Colonies de Montréal.
- 16o. Une vie de St. Joseph.
- 17o. Une vie de la Ste. Vierge.

Le voyage de M. Faillon ne mettra pas d'interruption dans ses travaux, et nous pouvons ajouter, que dans sa pensée, ce n'est pas pour toujours qu'il a dit adieu au Canada.

Ainsi que nous le disions dans la dernière livraison de l'*Echo*, une liste des arrérages d'abonnement pour 1859 et 1860 a été remise entre les mains d'un homme de loi pour en opérer la rentrée.

Il n'est que juste de prier les personnes qui auraient déjà payé ces abonnements de nous en avertir en produisant leurs *recus*.

Nous renouvelons l'invitation de payer l'abonnement de l'année courante à nos abonnés actuels.

L'UNION CATHOLIQUE.

Dimanche dernier, cette intéressante société a donné une séance publique, à l'occasion du séjour, à Montréal, du Visiteur général de la Compagnie de Jésus, le révérend Père Sopranis. A la demande du Père Michel, M. Cyrille Boucher s'était chargé des frais littéraires de cette

réunion de famille où la foi, la science et le patriotisme jouent un si beau et si grand rôle.

M. Cyrille Boucher avait pris pour texte de sa thèse, le *Rôle de la Papauté dans la société* ; et pourquoi ne pas dire de suite qu'il a réussi au delà de toutes espérances ?

Traiter un pareil sujet en de pareilles circonstances, après tant d'illustres écrivains et d'illustres orateurs ; parler de l'influence de la Papauté et de son indispensable nécessité, lorsque depuis bientôt trois ans tout retentit des généreuses protestations qu'elle a soulevées dans le monde catholique, n'est pas chose facile. L'originalité est difficile, les redites sont à craindre, les lieux communs d'une vaine déclamation sont presque inévitables. Aussi, pour tout écrivain qui se mêle aujourd'hui d'aborder cette question, qui tient l'Europe en suspens, c'est une chute ou un triomphe ; M. Boucher a remporté un de ces triomphes.

Mettant de côté la question du Pouvoir temporel, le lecteur s'est surtout attaché à démontrer, dans une longue et habile dissertation, ce que la Papauté a fait pour la liberté et la civilisation des peuples et de la société chrétienne, et il a clairement prouvé " par l'expérience et par les aveux formels de tous les ennemis du catholicisme, que sans Papauté point d'Eglise, point de christianisme, point de civilisation, point de société ; de sorte que la vie des nations a sa source unique dans le Pouvoir pontifical. Et telle est l'évidence de cette proposition que si la Religion catholique, par l'influence qu'elle exerce même dans les contrées où elle a cessé d'être dominante, ne s'opposait pas aux progrès de l'incrédulité protestante, il y a longtemps qu'on n'y trouverait plus une seule trace de christianisme, et que ces contrées, si elles étaient habitées encore, le seraient par une race de barbares plus féroces, plus hideux que le monde n'en vit jamais ; et tel serait le sort de l'Europe entière s'il était possible que le Catholicisme y fut entièrement aboli. Or, toute attaque contre le Pouvoir du Souverain Pontife tend là ; c'est un crime de lèse-religion pour le chrétien de bonne foi et capable de lier deux idées ensemble ; pour l'homme d'Etat c'est un crime de lèse-civilisation et de lèse-société.

" A cette proposition, continua M. Boucher, j'entends déjà la race turbulente et hypocrite

des révolutionnaires crier au blasphème : je les vois feuilletant l'histoire, interrogeant les monuments pour me jeter un démenti à la face, et, du même coup, une insulte à la Papauté. Qu'ils cherchent, qu'ils s'échauffent et qu'ils s'essouffent, c'est leur affaire. Mais je leur prédis qu'ils ne sortiront pas de là ; d'autres, et de plus forts, et de plus illustres, sont morts à la peine : et leurs noms, comme celui de la nation déicide, excitent l'indignation universelle. Leurs arguments sont usés : le diable montre ses cornes à travers les vêtements dont ils revêtent leurs déloyales utopies, qu'ils prônent pourtant comme devant ramener l'âge d'or sur la terre. Ou ils veulent la société avec ses lois, ses exigences, ses besoins, ses nécessités, ou il ne la veulent pas. Dans le premier cas, il faut impérieusement qu'ils passent dans nos rangs et qu'ils se fassent les généreux défenseurs de la Papauté, après avoir échangé les armes empoisonnées du sectaire contre les armes loyales du chrétien. Dans le dernier cas, qu'ils poursuivent leur chemin maudit ; ni la civilisation, ni la liberté, ni les peuples intelligents, ne les suivront dans les abîmes profonds où ils disparaissent déjà.

" Ils ont cependant réussi ces sauvages policés de l'Italie contemporaine, à dépouiller cette Papauté bienfaitrice, qui tira leurs pères de la barbarie, brisa leurs fers, rendit sacré et inviolable le sanctuaire de la famille, au milieu de la plus effrayante corruption : ils ont réussi à la dépouiller de tous ses antiques privilèges, de toutes ses richesses et de cette légitime influence que son nom seul exerçait dans la société chrétienne. Elle est là maintenant, comme une Reine détronée, enchaînée sur les sept collines de la Ville éternelle, d'où partirent tant d'anathèmes contre les oppresseurs du genre humain, et tant de bénédictions pour les missionnaires et les martyrs de la liberté. Autour d'Elle, attendant la fin de sa longue agonie, engraisés de ses dépouilles, les bras nus et couverts de sang, le poignard parricide à la main, le visage crispé par le blasphème, ces modernes sicaires demandent à Satan la solution qu'hésite encore de leur donner Victor ou Napoléon. Et les nations catholiques se croisent imbécilement les bras ! A la lueur du vaste incendie qui dévore et la foi, et les mœurs, et la liberté, et la civilisation, et toute société, elles se contentent d'interroger l'inconnu que leur présente

un ténébreux avenir. Seulement, de temps à autre, quelques rares consciences font entendre comme un murmure ; le remord pousse un vagissement étouffé ; puis on n'entend plus que le bruit lointain des efforts que fait le Pape-Roi, qui, dans cette lutte suprême de la justice contre la force, essaie un dernier coup pour sauver la société, en sauvant la Papauté elle-même. Que ma plume, messieurs, n'a-t-elle ici la puissance qui tue, et ma voix la puissance qui ressuscite ? La puissance qui tue, pour briser et anéantir cette révolution canaille qui a soif de néant ; la voix qui ressuscite, pour ramener la la chrétienté, peuples et rois, devant le divin tribunal de la Papauté victorieuse."

Voilà, certes, de magnifiques parois, que l'écrivain catholique sait seul trouver, en écoutant les inspirations de son cœur. Mais, puisque M. Boucher a bien voulu nous communiquer sa dissertation, il voudra bien encore nous permettre de citer ces autres belles paroles par lesquelles il termina l'heure agréable qu'il nous fit passer.

" Sans doute, au fonds de leurs âmes dépravées, ces barbares conviennent bien que la Papauté a autant fait pour le bonheur et la paix des peuples, que l'impuissante Réforme a fait pour détruire la foi et établir l'athéisme sur la terre, avec son pitoyable principe de libre examen. Ils vont même plus loin. Ah ! disent-ils, si la Papauté était d'arrangement ; si le Pape rouge ne l'emportait pas toujours sur le Pape blanc ; (1) si la Cour romaine voulait prendre le ciel et nous laisser la terre, où ses institutions n'ont plus de place : comme tout irait bien, comme nous l'aimerions ce Pie IX ! Les ravisseurs des biens de l'Eglise, les spoliateurs de couronnes, les ravageurs de peuples, les persécuteurs du sacerdoce, les géoliers de la liberté, les assassins du droit ; et leurs complices idiots, et la race faconde des écrivains et des orateurs qui applaudissent au renversement de toute justice, vivraient en paix comme les voleurs dans la forêt ; ils pourraient même inviter à leurs festins de cannibales, le Pape intelligent de M. de la Guéronnière, qui aurait permis l'accomplissement de toutes ces misères et de toutes ces prostitutions, sans protestation, sans anathème.

" Eh bien ! que par un châtement de Dieu, un pareil pape apparaisse dans la ville des Grégoire et des Pie IX ; qu'il prenne le ciel pour lui, et ses cardinaux, et ses évêques, et ses prêtres, et qu'il laisse la terre à Victor, ou à Napoléon, ou à Garibaldi : qu'arrivera-t-il ? la terre se dépeuplera de proche en proche pour retomber dans le chaos primitif ; et le ciel en sera-t-il plus peuplé ?

" En vérité, tout cela est bien risible. L'institution pontificale a fait ses preuves : les institutions que l'on veut mettre à sa place, ne datent que d'hier : quel bien ont-elles fait ? elles n'ont enfanté que le désordre moral et politique. L'histoire de leur règne passera à la postérité à travers un fleuve de sang. Ce n'est pas à l'institution de la Papauté de se reformer, mais aux institutions nouvelles, si elles se trouvent peu à leur aise dans l'édifice catholique, de se modifier, de se modèler sur l'institution pontificale, dont la base repose dans la croix du Christ, et le faîte dans l'éternité.

" En présence de ces contradictions, de ce choc aveugle des principes de 89 contre les principes qui ont dix-huit siècles de date, M. de Maistre s'écrie : Qu'il est bien difficile de juger les Papes sans préjugés !

" Pour nous, messieurs, nous ne jugeons pas, les papes n'ont besoin que du jugement de Dieu. Ils sont hors la portée du jugement humain. Et quand nous entendons le bruit des lamentables efforts faits pour détruire ce que les siècles ont fait et bien fait, suivant le premier Buonapate ; quand des écrivains sans autorité, sans mission, avec l'arrogance et la superbe de leur ignorance, se permettent de disputer leur obéissance au Pontife romain : méprisant leur langage et leurs maximes, après nous être retranchés dans notre foi, nous nous inclinons avec respect et nous disons avec le grand Fénelon : Le Souverain Pontife a parlé ; toute discussion est défendue aux évêques ; ils doivent forcément et simplement reconnaître et accepter le décret."

En détachant, ça et là, quelques parties de la thèse de M. Boucher, nous ne prétendons pas en faire une analyse ; non : l'argumentation en est si pressée et si pressante ; les écritures sacrées viennent avec tant d'apropos mêler leur voix respectable à la voix de l'histoire et de l'expérience, en faveur de la Papauté, que tout

(1) *Le Pays.*

analyse serait imparfaite. M. Boucher nous a promis de publier son éloquente lecture, attendons cette publication pour le juger comme il le mérite.

Après que M. Cyrille Boucher fût descendu de la tribune au milieu des applaudissements de son auditoire, le Révérend Père Vignon, recteur du Collège Ste. Marie, se faisant l'interprète du Père Sopranis qui, peu habitué au maniement de la langue française, ne voulut passe risquer au sein d'une société si distinguée, présenta ses félicitations à M. Boucher sur son remarquable travail et sur l'esprit qui anime l'*Union Catholique*. En même temps répondant à un désir que le Président avait manifesté dès le commencement de la séance, il ajouta que le Révérend Père visiteur, une fois rendu à Rome, serait heureux de déposer aux pieds du Souverain Pontife les sentiments de l'*Union Catholique*, et la belle thèse que M. Cyrille Boucher venait de soutenir en faveur des droits de la Papauté, qui sont ceux de la société chrétienne, et l'égide de la civilisation et de la liberté des peuples. Le Père Sopranis a déjà assisté à une séance de ce genre que lui a donnée, lors de sa visite à Marseille, l'*Union Catholique* de cette ville. A Montréal comme à Marseille, il a été témoin du même zèle, de la même foi et du même talent, employés à la défense de la même cause. Il ne doute pas de la joie du Saint Pontife, en apprenant cet inviolable attachement de la jeunesse catholique à la chaire de St. Pierre.

Un souhait, pour terminer. Nous regrettons depuis longtemps le silence de notre jeune ami. Sans doute que les ardentes polémiques du journaliste d'autrefois ont fait place aux plaidoiries de l'avocat d'aujourd'hui. M. Boucher peut y trouver son profit et surtout une paix qui doit le surprendre. Mais il ne doit pas oublier, en même temps, qu'il se doit à son pays, au risque même de voir son nom livré de nouveau à la discussion d'adversaires irrités. Les plumes, les intelligences, les convictions et les courages sont si rares dans notre jeune pays, que M. Cyrille Boucher comprendra l'appel que nous lui faisons aujourd'hui.

Z.

COURRIER DE QUEBEC.

Juin 1862.

Une fort jolie personne m'a demandé de faire une chronique de Québec. Elle tient à connaître mon opinion écrite sur sa ville natale, lorsque je ne tiendrais peut-être qu'à lui dire mon opinion sur elle-même.

Je suis arrivé à Québec le lendemain de Waterloo. Ma première pensée a été de visiter le champ de bataille parlementaire. J'y ai trouvé les vainqueurs, les vaincus et les blessés, les anglais, les français et les prussiens, les prussiens qui, commandés par Blücher-Abbott, avaient décidé la victoire. On me montra plusieurs Grouchy. Je recueillis les plaintes des mourans et je me jetai dans les bras des vainqueurs. Pour me reposer des fatigues du voyage, ils m'amènèrent au Capitole. C'était la première fois que j'y montais : je trouvais que l'air y était meilleur qu'au pied de la roche tarpéienne.

Au retour de cette excursion ministérielle, je me mis à la recherche d'un logis. La capitale du pays a cela de particulier qu'elle n'a guère d'hôtel ou de restaurant où un homme de bien, qui a quelque considération pour son estomac, puisse se mettre à l'abri du jeûne quotidien. Je ne suis pas de ceux pour qui un bon dîner est une chose indifférente et superflue, qui en parlent légèrement et qui le mangent sans l'estimer. A mon sens, un gourmet est bien près d'être un homme d'esprit, il a l'esprit du corps ; et je conçois difficilement l'alliance d'un esprit délicat et d'un appétit grossier. Brillat Savarin est un de mes classiques, et lorsqu'il a proclamé cet immense axiome : — "Déjeunez comme si vous ne deviez pas dîner, et dinez comme si vous n'aviez pas déjeuné," — croyez-vous qu'il n'était pas mille fois supérieur à Lycurgue, réputation usurpée, estomac compromis, qui faisait de l'abstinence une loi, non parcequ'il était sage, comme on l'a cru bénévolement, mais parcequ'il était dyspeptique !

J'ai connu un voyageur qui jugeait les villes où il avait passé, d'après la qualité des repas qu'il y avait pris. On lisait dans son carnet de voyage : — "Bar. petite ville délicieuse ; omelette et côtelette—ditto ; séjour : — un mois. Ans. grande ville détestable. déjeuner et dîner—ditto ; séjour : — dix heures. Cau. médiocre, cuisine faible, pas de truffes, d'ailleurs nul appétit. Bor. revanche de la précédente, retour de l'appétit, ville salubre, agréable, on peut y faire quatre repas par jour sans prendre d'exercice, digne d'être la capitale du monde."

Si ce voyageur raffiné parvient jusqu'au Canada, il restera un éclair à Québec, et huit jours à Montréal.

Charge à part, je crois qu'on aurait tort de s'imaginer que les députés dînent tous les jours chez Lucullus.

Naturellement, Québec n'était pas changé depuis un mois et demi que je l'avais quitté. Je n'en fus pas surpris, car je sais que ses propres enfans qui y reviennent après quelques années d'absence, ne peuvent s'empêcher de la reconnaître des pieds à la tête, quelque effort qu'ils fassent pour se donner le plaisir de la surprise. Je retrouvai au coin de la rue St. Jean et de la rue Ste. Angèle, le 21 mai, un Monsieur que j'y avais laissé le 9 avril. Il était dans la même posture, seulement il paraissait un peu fatigué.

On bâtit à Québec une maison bourgeoise par an, et l'on met deux ans à la bâtir. L'une est à moitié, lorsque l'autre commence. La plupart des magasins y

ont un faux air des magasins des Trois-Rivières ; ce qui ne les empêche pas de contenir de ravissantes toilettes, si j'en juge par toutes celles que j'ai rencontrées si bien et si coquettement portées.

Une maison neuve est à Québec un événement sur-humain, qui intéresse non seulement le mortel privilégié qui la doit habiter, mais encore toute la ville qui la traite comme un témoignage irrécusable de sa prospérité aux yeux de l'étranger, comme un monument municipal, comme une institution nationale. Le propriétaire devient un homme public.

Québec ressemble en cela à un grand nombre de villes Européennes, que les générations se transmettent intactes comme un dépôt sacré. Il n'y a pas une pierre de plus, mais aussi il n'y a pas une pierre de moins. L'enveloppe matérielle des souvenirs subsiste comme les souvenirs eux-mêmes. Le cadre du passé est toujours là pendu au mur de la réalité, même s'il est vide et si le passé est déchiré et oublié. Si les ancêtres, si les jeunes gens, les amoureux, les familles d'autrefois ressuscitaient, ils retrouveraient tout ce qu'ils ont laissé à leurs places, la vieille maison où ils ont été heureux et où ils ont pleuré, la fenêtre qu'ils ont si souvent regardée, le soir, le cœur tremblant, les yeux humides, l'âme remplie, pour voir l'ombre de l'être aimé, sur les rideaux blancs, le marteau de cuivre qu'ils ont souvent soulevé dix fois sans le laisser retomber. Les vieilles gens, en s'endormant pour toujours, ont encore devant les yeux les témoins muets de leurs jeunesse si loin en fuie, les objets vieilliss avec elles qui les entouraient au temps de l'espérance et des commencemens.

M. Maurice Sand, qui a parlé de notre pays comme s'il l'avait vu de sa chambre bien close à Paris, et qui a constaté que les clôtures à la campagne étaient peintes en gris, a touché plus juste lorsqu'il a dit que Québec ressemblait de prime abord à Angoulême. Oui, elle ressemble à Angoulême, soit dit sans offenser notre honorable collaborateur et ami M. Marsais, qui est angoumois, — comme Bruxelles ressemble à Paris, comme un tableau de M. Ingres ressemble à un tableau de Raphaël, comme la Seine ressemble au St. Laurent. Il y a certainement une ressemblance, une similitude de position et d'aspect. Il est probable que par leurs rues étroites, Pontarlier et Nonancourt ont aussi quelque parenté avec Québec. Mais ce dont elle a le privilège splendide, c'est l'incomparable panorama qu'elle offre en dehors de ses murs et qui la fait l'égale et la sœur de Naples.

La rue St. Jean, qui est la rue Notre-Dame de Québec, n'est point une voie romaine ou un boulevard. On y circule à l'aise quand on est seul. Les trottoirs sont grands comme des gans 7¹/₂, et la rue elle-même est large comme les trottoirs de la rue Notre-Dame. Le rôle des flâneurs y est particulièrement difficile à tenir, car lorsqu'ils s'y rencontrent trois à la fois, il y a encombrement et la circulation est arrêtée.

Le faubourg St. Jean fait l'emploi de la rue St. Jacques, à Montréal. C'est un dédommagement de la rue St. Jean. Les rassemblemens y sont possibles, sans préjudices au public.

En revanche, la capitale possède d'admirables promenades, toutes à la main : la *Plateforme*, le Jardin du Fort, l'Esplanade. Le Jardin du Fort, c'est la Place Viger dans vingt ans ; la *Plateforme*, c'est un balcon dominant la baie de Naples.

J'essaierais de faire l'éloge des voitures publiques de Québec, si je ne craignais d'avoir la voix trop faible et de rester au-dessous de mon sujet. La cariole Québécoise est le seul véhicule digne de porter un ami de son pays, sur la neige canadienne. C'est la seule voiture compatible avec nos institutions nationales. Si jamais elle est abandonnée par la foule, le dernier patriote se fera charretier et se conduira stoïquement à sa dernière demeure.

La calèche est la cariole d'été. Québec s'honore en conservant ces deux véhicules de nos pères, et en fermant ses portes au *cab*, que nous avons trop longtemps subi à Montréal, pour notre commodité personnelle et notre gloire municipale.

Les petits chevaux de carioles et des calèches vont dix fois plus vite que les chevaux de Montréal, auxquels le sentiment, l'instinct du ridicule de la voiture qu'ils traînent, font perdre la moitié de leurs moyens.

Quelque chose qu'il ne faut pas manquer de noter à ce propos, et qui frappe agréablement tous les étrangers, c'est que les *charretiers* y sont beaucoup plus polis, mieux élevés et d'une meilleure tenue que dans les autres villes de la province. Cela témoigne fortement en faveur de l'éducation des basses classes Québécoises.

Je ne sais si c'est le public Québécois qui est patient à l'endroit des nouvelles, ou si ce sont les éditeurs qui prennent tout simplement leurs aises ; mais ce que je sais, c'est que depuis un temps immémorial les journaux du matin, sauf un, y paraissent le soir, et les journaux du soir le lendemain à midi, au diner des abonnés. Quelquefois même, les journaux du matin ne sont distribués aux abonnés que le lendemain de leur publication. Alors, les éditeurs, rédacteurs et protes du journal, s'en vont par la ville faire un bout de *veillé* chez les abonnés reconnus comme les plus avides de nouvelles, et leur racontent ce qu'il y aura dans le journal. Cette coutume a suggéré à un homme d'affaires, que cela fatiguait de lire le soir, une idée saugrenue. Ce Monsieur voulait s'abonner au journaliste, au lieu de s'abonner au journal.

Il me faut maintenant aborder une question délicate et d'une solution périlleuse. Les Québécoises sont-elles plus jolies, plus charmantes que les Montréalaises ? Peu de gens, d'ailleurs sincères dans d'autres questions, ont en elle-ci la franchise de leur opinion. Ils la modifient selon le salon où ils se trouvent, l'interlocutrice qui la leur pose. De plus, la réponse à une pareille question, n'est point si simple qu'elle le paraît d'abord ; il faut tenir compte de tant de nuances dans le jugement général, et l'impartialité du juge est entourée de tant d'embûches !

L'opinion la plus répandue cependant, telle que je l'ai recueillie de la bouche de juges compétens, d'hommes de goût et suffisamment impartiaux, aussi impartiaux qu'on peut l'être dans une pareille question, l'opinion la plus répandue, dis-je, est favorable aux Québécoises. On prétend que prenant en considération toutes les classes de la société, la somme de beauté est plus grande à Québec qu'à Montréal.

Je me donnerai bien garde de contester ce jugement, quoiqu'il me paraisse trop absolu. Je me bornerai à dire, que pour ma part et en n'écoutant que mes impressions personnelles, je reste dans le doute, dans un doute qui m'est cher. Lorsque je penche d'un côté, il suffit du souvenir d'une jolie figure entrevue pour me

précipiter de l'autre. Il m'est impossible de faire un compte exact de mes admirations, de mettre sur deux lignes, en présence, toutes les beautés que j'ai vues, et d'en faire une addition comparée.

Si donc on me mettait le pistolet sur la gorge pour me faire avouer le secret de ma pensée, je déclarerais la vérité, qui est que les Québécoises et les Montréalaises sont également jolies, également charmantes.

Les genres seuls sont différents, les nuances varient. Je crois que les Québécoises sont plus gaies et plus sentimentales, plus mondaines et plus coquettes; elles ont plus de vivacité, plus d'entrain, elle ont conservé d'avantage cette tradition légère, frivole, bout-en-train léguée par nos grandissimes grand'mères françaises.

Si, sur le fond même de la question posée entre les Québécoises et les Montréalaises, je suis obligé de me récusier; du moins, je puis en éclairer un point secondaire d'une lumière inattendue et décisive. Un de mes amis qui est à la tête d'une grande fabrique de *caoutchoucs*, me communique une statistique d'un suprême intérêt sur les petits pieds du pays.

Voici cette statistique dans son éloquent laconisme: Les plus petits pieds sont à Québec, et plus on descend vers le Golfe plus les pieds sont petits! A Montréal, les pieds sont généralement de calibre moyen; il y a pourtant beaucoup de petits pieds, le plus petit est celui de Mlle. ... Dans le Haut-Canada, les femmes en général ont des pieds d'hommes. La palme en ce genre appartient cependant aux townships peuplés par les anglais: les femmes y ont pour l'ordinaire de grands pieds d'hommes!

Il y a à Québec plus de poètes et de musiciens qu'à Montréal. L'art pur y compte plus d'adeptes. La grandiose et charmante nature qui y déploie sans cesse sous les yeux ses spectacles infinis, développe et surexcite l'imagination. Le premier acte d'un étudiant Montréalais, au début de ses études légales, est d'envoyer une correspondance au journal de *son parti* sur les évènements politiques ou sur les affaires de sa paroisse. L'étudiant Québécois s'achète de suite une lyre, dédie un acrostiche à sa cousine et l'envoie au journal que reçoit son patron. Il y a à Québec tout un groupe de jeunes poètes qui nous ont déjà donné de beaux vers et qui nous en promettent plus encore. Il y a des artistes comme M. Gagnon dont l'inspiration élevée, délicate, originale s'est déjà fait jour dans de remarquables compositions et ne fera que grandir et se perfectionner sous l'impulsion d'un esprit épris de l'idéal dans tous les genres, soigneux et difficile pour lui-même.

Les hommes politiques viennent de Montréal; les poètes viennent de Québec! Québec a encore la meilleure part. La prose lui est défendue par tout ce qu'elle a sans cesse sous les yeux, par cette nature variée, infinie, grandiose qui fait entrer par tous ses regards la poésie dans son âme. Qu'elle laisse sa pensée courir les champs, le ciel bleu, les cimes élatantes, les gazons frais, du matin au soir, du soir au matin; qu'elle ne la rappelle que le plus rarement possible à l'étroit logis de l'ennuyeuse réalité. Ce sera là sa véritable supériorité sur

Montréal.....
S'il y a quelque chose dans cette fantaisie qui puisse déplaire à mes amis de Québec, je le retire d'avance, leur rappelant qu'un chroniqueur n'a point de convictions et que l'histoire casse souvent ses jugemens.

H. P.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

V.

Qu'est-ce qu'un musicien?

Nous venons de dire ce qu'est le musicien en Italie et à quel degré de talent il se trouve de nos jours, dans cette péninsule. Maintenant considérons attentivement le musicien en Allemagne et plaisons-nous à en faire connaître toute la valeur.

Le peuple allemand est assurément celui qui comprend le mieux l'art musical. Outre le sentiment naturel qui domine chez lui, on trouve une intelligence remarquable pour tout ce qui a rapport à la musique, cette intelligence qui, chez cette nation nous a donné des hommes si remarquables. Depuis plusieurs siècles, l'art musical en Allemagne, a pris un accroissement incroyable, tant dans la haute société que chez l'humble ouvrier. C'est un progrès qui ne s'est jamais ralenti, par la meilleure et la plus belle des raisons; la noblesse allemande, les princes, voire même les souverains de la Germanie, n'ont jamais cru s'abaisser en encourageant non-seulement par leur présence, mais aussi par leur fortune toutes les sociétés musicales qui se sont formées.

Qu'on y pense bien, les progrès de l'art musical ne peuvent venir que de la haute société. Et, en effet, que peut faire la classe laborieuse sans l'appui moral et matériel de la noblesse? S'il nous était possible d'écrire ici la biographie de quelques musiciens italiens ou allemands nous verrions que la protection ne leur a jamais fait défaut et que c'est ainsi que leur nom a été si promptement apprécié et que leurs œuvres sont passées à la postérité.

Nous n'avons jamais éprouvé de plus douces sensations qu'en acceptant les invitations que nous firent plusieurs familles pendant nos différentes excursions en Allemagne. Rien ne peut rendre les impressions qu'on ressent lorsqu'on pénètre dans l'intérieur d'une de ces maisons où respirent le calme, le silence, cette quiétude complète de l'existence d'une famille.

Vous n'avez pas été sans admirer cette foule de petits objets en verre de couleurs soufflés ou façonnés à la main par d'habiles ouvriers. Une charmante petite ville, où la verdure repose si bien la vue, où de délicieuses vallées vous invitent à la promenade, la coquette petite ville de Calsruhe renferme plusieurs de ces verreries où l'on ne fait seulement que de ces petits colifichets qu'on expédie dans les grandes capitales. Quiconque visite une de ces verreries en remporte plusieurs souvenirs que l'ouvrier vous offre de la meilleure grâce du monde et que vous placez soigneusement dans votre valise afin de les remettre à vos amis en signe de reconnais-

sance pour les bons dîners que vous y avez pris ou pour mille autres raisons.

Donc, au milieu de nos pérégrinations à travers les rues ou plutôt la principale rue de Calsrhüe, le soir, vers sept heures, observant quelques promeneurs aussi paisibles dans leur démarche que dans leur langage, nous fûmes saisi d'une sorte de vertige en entendant une délicieuse voix de femme chantant l'*Ave Maria* de Schübert. Non, nous n'oublierons de notre vie l'onction, la simplicité avec laquelle cette romance était débitée. Désireux d'assister à l'audition de quelque œuvre semblable nous nous attachâmes au sol si bel et bien et en fumant le cigare, que le maître de la maison d'où sortait cette voix enchanteresse, remarqua notre posture, celle d'un homme cloué sur une muraille et fixant un objet, et descendit tout aussitôt son escalier, traversa la rue et nous dit en excellent français :

—Monsieur me ferait-il l'honneur de venir chez moi ?

—Très-volontiers, monsieur, car je ne saurais entendre une meilleure musique ailleurs que chez vous.

Il nous prit affectueusement la main et nous conduisit dans son salon.

L'heure des repas est différente dans chaque pays ; mais l'Allemagne se distingue particulièrement par leur nombre. La patrie du *Lager-Beer* offre par jour le déjeuner à huit heures, au lever ; le dîner à midi ; un léger goûter à quatre heures, et enfin, le souper à huit heures, mais un souper splendide ; la multiplicité des gâteaux de toutes sortes servis avec le thé rivalise avec la richesse des sorbets, des friandises qu'on remarque dans le salon d'un pacha. Et si le *lager-beer* est la boisson favorite des habitants de la bonne Germanie, les *restaurateurs* ou pâtisseries pullulent aussi dans les villes du nord.

Or, comme huit heures sonnaient à l'hôtel-de-ville, nous nous attendions à un excellent souper ; notre espérance ne fût point déçue, mais parlons de la présentation.

Cet aimable allemand, après nous avoir fait déposer dans l'antichambre, notre chapeau et notre canne, ouvrit la porte du salon ! Là il nous présenta à sa femme qui nous reçut avec les paroles les plus accueillantes. Deux jeunes filles de seize à dix-sept ans, deux jolies blondes, s'empressèrent d'ajouter aux phrases pleines de bon goût de leur mère quelques compliments auxquels un étranger ne reste jamais indifférent. Dans un angle du salon se tenaient deux enfants, dont l'un jouait du violon et l'autre de la flûte ; ils pouvaient avoir dix à douze ans. Sous le piano, jouant bien paisiblement j'aperçus trois petits chérubins, trois petits enfants à mine réjouie qui, plus tard, firent mes délices. Je

complimentai cet heureux père sur sa charmante famille et il me répondit :

—Oh ! monsieur, j'en possède huit autres encore qui sont bien mariés. J'ai quinze enfants en tout, et ce sont de bons enfants.

L'ameublement du salon quoique simple indiquait une certaine aisance. Plusieurs tableaux ornaient la tenture. C'étaient les portraits de Mozart, de Beethoven, d'Haydn, de Glück, de Weber, les plus grands génies du siècle dernier. D'autres représentaient les traits d'Hoffmann, de Goëthe, de Schiller, ces écrivains si estimés de la jeunesse allemande !

Le piano était placé au milieu du salon ce qui nous indiqua que le chef de la maison devait être un bon amateur-musicien. L'instrument quoique d'une modeste apparence n'en sortait pas moins d'une des meilleures fabriques de Vienne (Autriche).—On saura que les pianos construits dans cette belle capitale ont conservé une juste réputation depuis plus d'un siècle.—

—Monsieur, vous êtes dans un pays où on ne vit que de musique et pour la musique. Pour ma part, je ne trouve pas de plus grandes jouissances que de passer mes veillées à repasser les œuvres de nos grands génies avec ma petite famille. Lorsque nous chantons, j'appelle mes domestiques, après l'heure du travail, pour faire le chœur de tel ou tel morceau, et je conduis le tout ensemble. Je joue le violoncelle, ma femme exécute assez bien sur le piano, et de mes deux garçons, l'un est bon violoniste et alto au besoin, tandis que l'autre s'exerce volontiers sur la flûte ou la clarinette. Il n'y a pas jusqu'à ces trois petits qui ne mêlent leur voix au chant de la mère.

Qu'on ne s'étonne donc pas des mœurs douces et toutes paternelles des familles allemandes lorsqu'on pénètre dans un intérieur. " Les bons maîtres font les bonnes maisons." Et certes, si l'on juge les maîtres par le respect que leur témoignent les domestiques, on ne peut contester la vérité du proverbe.

—Mais, monsieur, il est huit heures à la ville, et veuillez passer dans la salle de *restauration* (expression locale). Vous êtes chez vous, ici, et je suis vraiment heureux de faire votre connaissance. Acceptez cette tasse de thé ; Mathilde et Marguerite offrent des biscuits à monsieur, et vous, *maman*, (terme d'affection de l'époux à l'égard de sa femme) préparez les gaufres que nous aurons l'honneur de faire goûter à notre nouvel ami.

Cette franche hospitalité nous mit fort à l'aise et nous passâmes une délicieuse soirée, car, après le souper, nous nous mîmes au piano, au grand étonnement de M. Bernhart, (tel était le nom de cet aimable hôte) à qui nous n'avions pas encore fait part de nos noms, prénoms et qualités.

—Comment, monsieur, vous êtes musicien ! mais, puisqu'il en est ainsi—vous êtes sans doute à l'hôtel, chez Haur ?—vous allez venir à la maison ; maman, vous enverrez Wolfrömb à l'hôtel pour y prendre les sacs de monsieur. Je pense que la chambre no. 2, est prête.—Vous voyagez pour votre plaisir, monsieur, par conséquent le temps ne presse pas pour vous. Oh ! je le vois, vous connaissez, vous aimez notre Mozart, notre Beethoven, notre magnifique Back ? Oh ! quels hommes ! Oh ! quels génies !

Nous crûmes un moment que ce monologue n'aurait point de fin ; nous ne pouvions placer un mot, et n'eût été l'arrivée de Wolfrömb pour interrompre l'enthousiasme de M. Bernhart, nous n'aurions pu couper court à une série de phrases dictées par l'étonnement, le saisissement de notre bon allemand.

Profitant donc de l'entrée du domestique, nous insistâmes pour marquer notre désir de rester à l'hôtel ; il n'y eut pas moyen de résister, et le soir même nous prîmes notre sommeil sur une couchette qui paraissait tant soit peu fantastique ; peut-il en être autrement lorsqu'un pays vénère avec tant de soins les manes d'un célèbre conteur comme Hoffmann.

M. Bernhart nous voyant assis devant le piano ne manqua pas de nous demander un morceau. Nous nous hâtâmes de désigner une œuvre de Beethoven, un quartetto, préférant de beaucoup faire de la musique d'ensemble. Notre idée fut de suite acceptée. Maman chercha dans la bibliothèque de musique ce fameux quartetto, la partie de piano, pendant que M. Bernhart s'occupait de la partie instrumentale. Mais la tendre épouse paraissait entraînée dans ses recherches, lorsqu'un cri d'exclamation, "ah ! le voilà !" attira les regards de son mari. —Que cherchez-vous maman ?—Ce morceau pour quatre mains arrangé par Czerny.—Eh ! c'est vrai, ce sera charmant !

Quelques minutes suffirent pour que chacun fut à son poste. Un débat eut lieu entre Mme. Bernhart et nous au sujet de la première partie du piano ; nous voulions lui en laisser les honneurs ; elle insistait pour que nous l'acceptions ; nous décidâmes que nous changerions à la moitié de l'œuvre. Donc, elle resta pour le dessus et nous nous plaçâmes gravement à la basse.

Aux premiers accords du morceau chaque exécutant paraissait certain de sa partie et cette bonne entente continua jusqu'au mot *fin*, du quartetto.

Nous pensions, tout en jouant notre basse, à cette singulière invitation, à cette présentation dans une famille respectable, il est vrai, mais qui ne nous connaissait point, et qu'une extrême politesse, une aménité si grande faisait agir avec tant de simplicité.

Notre séjour dans cette petite ville, que nous

avons fixé à une semaine, se prolonga outre mesure pour notre bourse, et nous ne pûmes cependant nous séparer sans un serrement de cœur après deux mois des meilleures relations que nous ayons eues en pays étranger. Ce fut à ce moment de notre existence que nous visitâmes les villes hanséatiques de l'Allemagne ; ce fut dans ce voyage que nous eûmes occasion de considérer l'art musical sous son véritable jour ; c'est là que nous rencontrâmes les meilleurs organistes, et que nous remarquâmes la considération, l'estime dont jouissaient les professeurs de musique, les artistes.

Le musicien, en Allemagne, reçoit généralement une bonne éducation avant de se faire artiste. L'instruction primaire étant gratuite dans presque toutes les villes, dans tous les villages. Et si les enfants chantent dès leur jeune âge, cela tient à l'enseignement mutuel de la musique qui leur est donné par le maître d'école. Le gouvernement exige de ces derniers une instruction musicale suffisante pour exercer les enfants à l'étude du chant. De cette manière la jeunesse allemande est invitée de bonne heure aux œuvres des grands maîtres.

Il existe dans plusieurs ville de la Prusse et de l'Autriche une instruction qui rend de grands services et dont le personnel est intéressant à plus d'un titre, c'est l'association des *Pauvres-Chanteurs*. Ce sont de jeunes écoliers qui se rendent dans les villages pour y chanter la messe en parties et un des leurs dirige la troupe avec le titre d'organiste. Arrivés chez le curé de l'endroit, ces petits chanteurs ambulants viennent lui offrir leurs services et reçoivent pour prix de leurs peines une aumône de tous les paroissiens du village ; personne ne peut se refuser à cette légère contribution qui soulage la misère de plusieurs centaines de famille. Ajoutons que si le bon curé ne peut leur offrir un orgue, nos petits musiciens ne se démontent point ; plusieurs d'entre eux jouent bien d'un instrument qui est modestement serré dans le sac à musique ; ce sac est en toile et est en tout semblable au sac du *troupiac* anglais qui pend si gracieusement à la poignée de son sabre.

Nulle part ailleurs nous n'avons rencontré cette institution qui reçoit les plus grands encouragements. Il y a bien des années que ces sociétés d'enfants pauvres sont formées, et de leur sein sont nés de grands musiciens auxquels des princes accordèrent leur protection en leur entendant chanter des hymnes en chœur et souvent même un solo.

Nous avons eu la bonne chance de rencontrer une petite troupe ainsi organisée dans un village dont le nom nous échappe, d'autant plus facilement qu'il se composait au moins de quinze lettres dont nous aurions peut-être pu en prononcer l'assemblage si nous avions eu en

poche le précieux moyen qu'un aimable confrère nous donna avant notre départ pour l'Amérique. "La meilleure manière—disait-il—pour bien prononcer l'allemand est de se procurer une pelote de ficelle; placez-la dans le fond de votre gosier; puis, tirez légèrement le bout de la ficelle. Cet effort suffira pour vous obliger à acquiescer promptement une excellente prononciation."

Nous écoutâmes avec un vif intérêt, une messe fort bien chantée, et accompagnée sur un petit orgue par un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

On peut aisément juger l'intérieur d'une famille pauvre par le récit que nous venons de faire de celui de M. Bernhart. On fait de la musique chez l'humble ouvrier de même qu'on en fait chez les plus riches personnages; on y trouve évidemment beaucoup moins d'apparat, mais on y rencontre la même hospitalité, le même accueil. Nous allons d'écrire la vie de l'honnête ouvrier rentrant chez lui las, fatigué du travail de sa journée et se posant ses membres presque décharnés sur un mauvais piano,—ce qu'il faut bien se garder de lui dire—qu'un jeune enfant essaie de faire vibrer de ces petits doigts; la vue seule de ce petit marmot suffit pour ranimer le courage de ce respectable père de famille.

P. S. Nos lecteurs doivent se rappeler le magnifique morceau de l'*Ange déchu*, par Kalkbrenner, que M. Dominique Ducharme a exécuté au concert de son père. Ce morceau est écrit sur la romance de ce nom composée par Vogel.

C'est cette même romance que publie aujourd'hui l'*Echo*, mais avec cette différence que les paroles, tant soit peu blasphématoires, ont été remplacées par une charmante poésie extraite du *Répertoire National Canadien*, publié par M. J. Huston.

Nous pensons qu'on saura gré à la rédaction musicale de l'*Echo*—de l'excellente idée qui leur permettra à l'avenir, de donner à ses lecteurs ainsi qu'à ses aimables lectrices plusieurs romances du répertoire Français sans nuire aucunement à leur valeur musicale.

On peut se procurer des copies détachées de cette magnifique Romance avec paroles nationales, au magasin de musique de MM. Boucher et Manseau, No. 131, Rue Notre-Dame.

Nous apprenons encore avec plaisir que ces MM. s'occupent activement de la publication de plusieurs morceaux de mérite composés par de jeunes artistes canadiens. Ils espèrent même pouvoir offrir à leurs amis et au public, à temps pour l'utiliser à l'occasion de notre prochaine fête nationale, une de ces compositions—intitulée très-à-propos.—"Notre Religion, notre langue, nos mœurs et nos lois."

DIÉRIX.

ESQUISSES NATIONALES.

JEAN DE LAUZON.

1661.

Ce fut une année de terribles épreuves pour le Canada que l'année 1661. Comme si Dieu même eut voulu les annoncer, une comète apparut dès le 1er du mois de janvier et se montra jusqu'au commencement de Mars. "Sa chevelure," rapporte le P. Paul Le Jeune, qui tirait vers le couchant, nous regardait et nous semblait menacer des coups de verge dont elle nous faisait une éclatante mais fatale montre." Elle ne tarda pas en effet, ajoute la Relation, à être suivie des malheurs dont ces astres de mauvais augure sont les avant-coureurs.

A peine le printemps fut-il arrivé que les Iroquois,—brulant de venger leur défaite du Long Sault,—descendirent sur tout le pays, comme une avalanche irrésistible. Villemarie, le poste le plus avancé, devint la première victime de leur fureur. En deux occasions elle perdit vingt-trois de ses braves. Presqu'en même temps la bourgade des Trois-Rivières eut à pleurer la perte de quatorze de ses colons enlevés tout à la fois. De là, précipitant leur course furieuse vers le bas du fleuve, les Iroquois s'étaient jetés sur l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, massacrant, brûlant, saccageant tout ce qui se présentait devant eux, tandis qu'un de leur partis de guerre, poussant encore plus bas, allait répandre la désolation et la mort jusqu'à Tadoussac et changeait cette place florissante en une triste solitude.

Dès qu'on eut appris à Québec que les Iroquois infestaient l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, Jean de Lauzon, le grand sénéchal, demanda la permission de marcher contre eux, mais on la lui refusa, sous prétexte que le fort n'avait pas trop de combattants pour se défendre, dans le cas que ces barbares viendraient l'attaquer, ce qui, suivant toutes les probabilités, pourrait arriver d'un jour à l'autre.

C'était un brave et noble homme que Jean de Lauzon. A l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, alors qu'il venait de sortir de l'académie, le duc d'Epéron l'avait remarqué et se l'était attaché à sa personne en le nommant, malgré son extrême jeunesse, enseigne-colonelle du régiment de Navarre. Déjà il avait fait, avec beaucoup d'éclat, trois ou quatre campagnes

en Flandre, lorsque son père—un des principaux membres de la compagnie des cent associés,—venant à être nommé par le Roi gouverneur de la Nouvelle France, le jeune officier l'y suivit, ainsi que ses deux autres frères.

A peine arrivés dans ce pays, tous les trois s'étaient établis, à la plus grande satisfaction des colons qui s'éprirent bientôt d'une telle amitié pour le grand Sénéchal dont la haute mine et les belles manières les avaient subjugués, que—suivant la Relation de 1661,—“ceux-ci l'aimaient uniquement et faisaient tant de cas de son courage, qu'au moindre signal qu'il donnait, ils étaient tous en armes à ses côtés pour le suivre partout : il les gagnait par une certaine familiarité avec laquelle il s'accommodait à tous, en sorte qu'ils étaient ravis de combattre sous un chef dont ils faisaient une estime merveilleuse, et avec raison.”

Or donc, le lendemain du jour où le Sénéchal s'était vu refuser la permission d'aller combattre les Iroquois, il parcourait de grand matin, un mousquet sur l'épaule, les alentours du fort, lors qu'en passant devant la maison du Sieur Couillard de l'Espinet son beau-frère, il fut tout étonné de voir arriver à sa rencontre le jeune Couillard de Belle-Roche, frère du précédent, qui lui apprit que leur belle-sœur, Madame de l'Espinet avait passé toute la nuit dans la prière et dans les larmes, affreusement inquiète sur le sort de son mari en chasse depuis quelques jours dans les environs de l'île d'Orléans, et qu'elle n'avait cessé de l'appeler avec des cris déchirants, toutes les fois qu'en proie à des trances mortelles, elle le croyait déjà tombé entre les mains des Iroquois.

A ces paroles, Jean de Lauzon sentit une partie des angoisses et des douleurs de la pauvre femme lui retomber sur le cœur comme un poids de mille livres, car de même qu'il était bon fils et bon soldat, il était aussi bon parent.

—Ecoute, Belle-Roche, dit-il à son beau-frère, Anne est en pleurs ce matin, il faut qu'elle soit en joie ce midi. Nous irons dégager de suite Couillard de l'Espinet et nous le lui ramènerons, ça vaudra bien mieux, m'est avis, que toutes les consolations que notre amitié s'ingénierait à lui prodiguer. Il a plu hier à M. d'Argenson, notre aimé gouverneur, de ne pas m'octroyer la faveur de courir sus à ces ver-

mines damnées, à ces suppôts de l'enfer, qui pillent et tuent peut-être à l'heure qu'il est quelques pauvres familles inoffensives, de l'autre côté de la rivière, mais aujourd'hui je me passerai de sa permission, d'autant plus que je ne veux pas qu'on puisse dire que ma belle sœur est morte de chagrin, tandis qu'il ne tenait qu'à Jean de Lauzon de l'en empêcher. Or donc, mon gentil Couillard, faisons diligence. Va quérir tes armes et tache d'emmener Toussaint et François ; ces deux gars-là ne craignent pas de se faire roussir la peau.

Couillard de Belle-Roche ne se le fit pas répéter, et quelques instants après il rejoignait le grand Sénéchal, armé jusqu'aux dents, et suivi des deux engagés, — Normands aux formes athlétiques, tout fiers d'avoir l'honneur d'accompagner leurs seigneurs et maîtres dans une semblable expédition.

Chemin faisant, Jean de Lauzon recruta encore quelques compagnons résolus, et bientôt la petite troupe, arrivée sur la grève, poussa à l'eau une chaloupe légère et se mit à descendre rapidement le grand fleuve dans la direction de l'île d'Orléans.

Lorsqu'elle eut doublé la pointe Lévy, le vent fraîchit tout à coup et sautant au nord-est, ne tarda pas à souffler avec une extrême violence.

Le Sénéchal jugeant qu'il serait imprudent de vouloir pousser plus loin, mit le cap sur l'entrée de la petite rivière de René Maheu, et la barque obéissante bondissant ainsi qu'un morceau de liège sur les vagues écumeuses du fleuve irrité, entra comme une flèche dans ces eaux plus tranquilles.

Arrivé en face de la maison de René Maheu qui paraissait abandonnée—et que son propriétaire n'occupait pas en effet, dans ce moment, car il devait alors croiser quelque part dans le bas du fleuve, aux environs de l'île Percé,—puisque nous l'en voyons ramener quelques jours plus tard, M. l'abbé de Queylus qu'il débarqua incognito à Québec, le 3 août, et que cette scène se passa le 22 Juin ; arrivé, disons-nous, en face de la maison de René Maheu, Jean de Lauzon fit échouer la chaloupe, à marée baissante, entre deux rochers qui formaient l'entrée d'un sentier tortueux et pittoresque, présentant une montée assez raide qui conduisait à la maison du pilote.

Tandis que ses compagnons inspectaient leurs armes tout en frappant la grève de leurs pieds fatigués, pour réveiller leurs jambes engourdies par une immobilité forcée, le Sénéchal avait envoyé deux de ses gens afin de reconnaître la maison et d'examiner les alentours.

Ceux-ci avaient gravi la côte escarpée et n'apercevant aucun indice qui indiquât que la maison était habitée se disposaient à passer outre, lorsque l'un d'eux cédant à une curiosité assez naturelle, franchit le perron, pousse le loquet qui obéit, et entre sans défiance aucune ; mais en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, quatre-vingts Iroquois qui se tenaient cachés à l'intérieur, saisissent le malheureux à l'improviste, l'assomment et le scalpent, puis se précipitant hors de la maison, ainsi qu'un torrent furieux, en poussant leur terrible cri de guerre, ils abattent de quelques coups d'arquebuse son compagnon et apparaissent tout à coup, du haut du chemin, comme une vision infernale, aux regards étonnés du grand Sénéchal et de ses gens.

Il y eut alors un silence de quelques instants, un de ces silences solennels, pleins d'horreur, qui précèdent d'ordinaire les tempêtes les plus terribles.

Les Sauvages qui avaient vu, du premier coup d'œil, que les Français ne pouvaient leur échapper, puisque la marée baissante avait laissé leur chaloupe presque à sec entre les deux roches dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui avaient reconnu le grand Sénéchal, tenaient singulièrement à le saisir vivant, et se concertaient entre eux sur les moyens à prendre pour y réussir.

De leur côté les Français ne se dissimulaient pas que la lutte était par trop inégale et qu'ils succomberaient infailliblement. — Mes amis, mes frères, leur dit alors Jean de Lauzon, nous n'avons plus rien à attendre ici bas, pensons à notre âme, et recommandons-nous à Dieu tout-puissant et à la bonne Vierge Marie.

Et ces héros chrétiens se mirent à genoux, sans lâcher leurs armes, pour prier leur dernière prière.

Fils du vieil Ononthio ! rendez-vous, crièrent bientôt les Iroquois.

Feu ! répondit le Sénéchal, et sept coups de mousquet jetèrent sanglants sur le sol sept Sauvages.

Avant que les Iroquois surpris par cette décharge, à laquelle ils ne s'attendaient guères, eussent pu descendre l'étroit sentier qui menait à la grève, les Français avaient eu le temps de recharger leurs armes, et cette fois ils les fusillèrent à bout portant. Mais alors le combat devint une effroyable mêlée, dix ou douze Iroquois entourant chacun de ces braves qui se défendaient avec toute l'énergie du désespoir.

Les Sauvages qui voulaient absolument prendre le grand Sénéchal en vie, s'abstenaient de tirer sur lui, mais en revanche, ils lui labouraient les bras de coups de hache et de sabre dans l'espérance de lui faire lâcher son mousquet dont il se servait en guise de massue, et de le terrasser. Enfin reconnaissant qu'ils ne pourraient y parvenir et qu'il avait déjà mis un grand nombre de leurs guerriers hors de combat, ils se décidèrent à le tuer à coups d'arquebuse.

La mort de Jean de Lauzon fut bientôt suivie de celle de tous ses compagnons, à l'exception d'un seul que les Iroquois emmèrent dans leur pays pour le brûler.

Aussitôt la lutte terminée, les vainqueurs dépouillèrent leurs victimes avec un acharnement féroce et tranchèrent la tête du grand Sénéchal qu'ils emportèrent comme un glorieux trophée. Rassemblant ensuite leurs morts qu'ils entassèrent sur un vaste bûcher de bois sec, ils y mirent le feu, et s'éloignèrent à la hâte, abandonnant aux oiseaux de proie, et à la voracité des bêtes les cadavres de leurs ennemis.

Cependant le Sieur Couillard de l'Espinet, pour le salut duquel ces braves s'étaient si noblement dévoués, ayant entendu cette fusillade, faisait force de voile vers Québec afin d'y annoncer la présence des Iroquois et chercher du renfort.

A tout hasard, on lui confia deux chaloupes bien armées, avec lesquelles il ne tarda pas à arriver au lieu du combat, guidé par l'épaisse colonne de fumée qui s'élevait encore du bûcher mortuaire.

Quand il eut mis pied à terre, avec sa troupe, sur le terrain même où s'était livrée, la veille, cette lutte héroïque, on peut bien plus aisément s'imaginer que dépeindre la scène d'effroyable désolation qui suivit, surtout lorsque le Sieur de l'Espinet eut reconnu, parmi ces cadavres si horriblement mutilés, celui de son jeune frère

Couillard de Belle-Roche, à peine âgé de vingt ans et le corps sans tête de Jean de Lauson, son noble et vaillant beau-frère. Il pensa en mourir de douleur.

Pendant il fallait s'occuper des derniers devoirs à rendre aux morts. On transporta les sept cadavres dans l'une des deux chaloupes, et l'autre prenant les devants, eut la triste mission d'annoncer à Québec la fatale nouvelle. Elle s'y répandit avec la rapidité de la foudre. En moins d'une heure, le rivage se trouva garni de toute la population de la ville, et quand la chaloupe qui portait ces précieuses dépouilles les déposa sur le rivage, le lendemain, 24 juin, on n'entendit qu'un cri de douleur, qu'un gémissement profond s'élever vers ciel, c'était celui de toute cette population que l'on eut cru frappée au cœur, tant les larmes d'une douleur vraie ruisselaient de tous les yeux. La mort de Jean de Lauson surtout, était considérée par tout le monde, comme une calamité publique.

Aussitôt l'arrivée des corps, comme il fesait une chaleur excessive, on chanta le service funèbre, et le même jour on les inhuma.

Le grand Sénéchal, son beau-frère Couillard de Belle-Roche et Ignace Sevestre dit Desrochers, tous trois gentilshommes, furent enterrés dans la même fosse, et dans l'église.

Les quatre autres corps furent également inhumés dans la même fosse, mais au cimetière. C'étaient ceux d'Elie Jacquet dit Champagne, de Jacques Perroche et des deux serviteurs du Sieur Couillard de L'espinet dont nous avons parlé au commencement de ce récit : Toussaint et François.

Madame de L'espinet, cause innocente de ce lugubre drame, ne se consola jamais de la mort de ses deux beaux frères et en porta le deuil le restant de ses jours.

Québec, 22 mai 1862.

PAUL STEVENS.

L'Église de Beauport, près Québec.

Québec, 29 Mai, 1862.

J'ai visité l'Église de Beauport, près Québec, au commencement de Mai : j'avoue que ce que l'on m'en avait dit me parut au dessus de la réalité. C'est une très-jolie et une très-riche église de campagne, la plus belle, je crois, que j'aie encore vue dans les paroisses du Bas-Canada.

Il y a dix ans qu'elle est commencée ; on y travaille encore à quelques légers détails ; mais on peut dire cependant que l'œuvre est terminée. M. Baillargé, architecte de l'Université-Laval, de la Salle de musique de Québec, de la charmante église des dames de la charité, en a donné les plans extérieurs. Elle mesure 180 pieds de long, 75 de large : ses longs-pans ont 48 pieds de hauteur. Les deux clochers qui regardent la route de Québec, s'élèvent à 204 pieds. La façade est simple, quoique d'une excellente apparence ; elle est de pierre taillée : le corps de l'Église est en pierre de rang. Le style de l'édifice appartient au genre modéré du deuxième âge gothique.

En entrant, vous êtes saisi par les proportions élégantes qui règnent dans son architecture et dans sa décoration intérieures. On s'aperçoit que l'art chrétien a mis la main à la disposition si simple et pourtant si belle de ce vaisseau. La voûte de la nef principale se ferme à 60 pieds au dessus de la tête ; l'absence de galeries latérales, qui défigurent tant d'autres édifices religieux, laisse à celui-ci toute sa hauteur réelle. La lumière se joue à l'aise entre les deux rangées de colonnes qui devisent les trois nefs, et fait paraître encore plus loin, encore plus mystérieux le chœur avec ses boiseries de noyer noir, son magnifique baldaquin, son tabernacle d'or, ses nombreuses statues et le demi-jour irrisé que le soleil verse sur toute ces splendeurs du culte.

Les travaux intérieurs de ce bel édifice ont été exécutés sous la surveillance et d'après les dessins de M. F. X. Berlinguet, artiste-sculpteur de Québec. Le goût et le talent de M. Berlinguet se révèlent à un haut degré dans l'exécution de la chaire à prêcher et des autels latéraux avec leurs gracieux couronnements ; mais, il s'est surpassé dans la création du chœur et du maître-autel. Le noyer noir se couvre partout de festons de panneaux, de symboles disposés avec art : il y a abondance sans profusion. C'est ce que frappe dans l'examen des détails et qui témoigne de l'intelligence de l'artiste et du curé distingué de Beauport.

La voûte de la nef et du chœur est à lunettes. Du pied de chacun des arcs-doubleaux, partent une moulure et une dentelle découpée qui vient se croiser au centre de la voûte avec retombée, terminée par un fleuron sculpté. Nous aurions aimé que ces ornements fussent moins grêles. Vues en enfilade du jubé, toutes ces dentelles font l'effet de stalactites, attachées à la voûte par une main capricieuse et peu savante. Je m'en plaignais à ceux qui m'accompagnaient : — Hélas ! me dit-on, ce n'est pas la faute de l'artiste ; — un autre genre de décoration aurait coûté trop cher.

Les voûtes latérales sont ornés d'arcs doubleaux et de nervures placées sur les arêtes qui viennent se confondre au centre, avec culs-de-lampe sculptés.

La colonnade à faisceaux est composée de huit colonnades par faisceau avec bases et chapiteaux sculptés.

Le pied de chacune des lunettes de la voûte de la nef et du chœur avec ses nervures repose sur cinq colonnettes ; celui des voûtes latérales sur les trois autres du même faisceau. Le pied opposé s'appuie sur un support sculpté correspondant aux chapiteaux des colonnes des chapelles.

Le jour arrive au chœur au moyen d'oculs-de-bœufs placés entre la partie supérieure des lunettes de la voûte de la nef et du chœur et la partie supérieure des voûtes latérales. Ils sont sculptés et garnies de vers coloriés.

Dans la nef, ce sont des ornements sculptés qui correspondent aux œils de boues du chœur.

La balustrade du Jubé est d'assemblage à panneaux découpés à jour, ornés de corniches et de moulures. Le plafond est à voûte en arc, supporté par douze piliers en faisceaux de colonnettes. Il y a là place grande pour un orgue magnifique : quand me sera-t-il permis d'aller l'entendre murmurer sa voix majestueuse et tonnante sous les belles voûtes de ce noble temple ? L'architecture, la sculpture de nos églises est le tribut de l'intelligence humaine à Dieu : le tribut de sa prière, de ses supplications, de sa joie, c'est l'orgue. Par l'orgue, nos temples s'animent ; ils ont une voix, ils frémissent, ils pleurent, il ont avec le vaste peuple qui s'y presse, un échange d'émotions qui font si grandes et si sublimes les cérémonies du catholicisme.

La chaire est un bijou d'élégances et de hardiesse, avec sa rampe que rien n'appuie et ses contre-marches toutes découpées, avec ses panneaux renforcés, ses colonnettes, ses corniches et sa garniture de dentelles sculptées. L'abat-voix, la corniche et le couronnement surmonté d'une croix, tout cela est simple et d'une forme légère et pleine de goût. Les paroissiens de Beauport sont encore tout surpris que l'escalier de la chaire ne croule pas sous les pieds de leur pasteur.

Le buffet du Baptistère, situé à gauche de la grande porte, est un assemblage à panneaux, avec moulures gothiques, et est de noyer noir, ainsi que le banc du connétable, qui correspond au Baptistère. L'un et l'autre sont surmontés d'une boiserie de forme ogivale formant cadre, pour recevoir un tableau.

Le banc-d'œuvre est du même genre et du même bois que les autres pièces importantes de la décoration intérieure de l'édifice.

La balustrade du bas-chœur est un assemblage, avec colonnettes et panneaux à jour, rempli d'ornements de fonte sculptés et bronzés. Aux angles du chœur et des chapelles latérales, le bras du trône est en assemblage avec panneaux à jour, colonnettes, moulures ornements et consoles, le tout admirablement sculpté.

Deux rangs de stalles d'un excellent goût se détachent avec leur couleur sombre et sévère sur la blancheur du mur. Le panneau du trône de l'Évêque et celui des chœurs sont ornés de sculpture et couronnés chacun d'un trophée d'une très jolie composition.

Au dessus du trône et à hauteur égale de chaque côté, j'ai beaucoup admiré deux statues de grandeur naturelle, l'une est l'Immaculée Conception ; l'autre représente l'Ecce Homo que M. Berlinguet a envoyée à la dernière Exposition Provinciale à Montréal, et qui lui a valu de si grands éloges. Les supports de ces statues sont sculptés : les dais sont découpés en trèfle et ornés de petits contreforts et de découpages très-élégantes. Les statues sont dorées à la colle.

Le Baldaquin et le Tabernacle sont deux chefs-d'œuvre de l'art canadien. J'en félicite l'auteur. La description que je puis en faire ne donnera aucunement l'idée de l'effet du coup d'œil, des belles proportions et de la riche exécution de ces deux morceaux d'architecture et de sculpture.

Les quatre piliers à faisceaux de Baldaquin sont surmontés de chapiteaux sculptés et de piédestaux pour recevoir des statues. Sur trois des colonnettes de chaque pilier s'élancent trois branches découpées et sculptées qui viennent se croiser au centre et supportent un pié-

destal où s'élève la statue de St. Joseph, grandeur naturelle. Les quatre piliers sont couronnés des quatre Évangélistes. Toutes ces statues d'un dessin et d'une pose excellente sont dûs à l'habile ciseau de M. Berlinguet et font honneur au pays.

Au centre du Baldaquin s'élançait vers la voûte un tabernacle gothique du dessin le plus riche et le plus artistique. L'œil se perd dans ces mille détails capricieux de petites colonnettes, de bas-reliefs, de pinacles couronnés de fleurons, de niches, de statues et de reliquaires dorés que le demi-jour du sanctuaire peuple d'ombres infinies, remuant sans cesse et sans cesse vous échappant. Quand, là haut l'orgue soupire la prière du soir et qu'ici l'encens, mêlé aux derniers feux du jour, enveloppe le tabernacle étincelant de ses plis mystérieux, votre prière s'arrête tout-à-coup sur vos lèvres ; il vous semble qu'une légion innombrable de petits anges vient de descendre dans ce gracieux fouillis de sculptures innombrables pour faire cortège au Tout-Puissant.

Au dessus du tabernacle, des chapelles latérales se trouve un dais orné de pinacles, de colonnettes, de sculptures, de fleurons et de fleurons. Il y a une statue sur les gradins de chaque tabernacle : au dessus des portes de la sacristie, il y en aura quatre : Ste. Rose de Lima, St. Michel, l'Ange Gardien, et St. Antoine.

Ces statues, de grandeur naturelle, sortent ou sortent du Patehier de M. Berlinguet : sans être toutes des chefs-d'œuvre, elles révèlent un aptitude et un talent tout à fait remarquables. Comme tant d'autres natures riches, M. Berlinguet s'est développé seul, sans autre maître que la lecture et la réflexion. Supposez que cet artiste ait eu à sa disposition une école de beaux-arts, des maîtres de dessin et de sculpture, et je n'hésite pas à dire qu'il serait devenu d'une force peu commune dans son art. Malheureusement, le Bas-Canada n'est pas encore arrivé à l'époque où il peut se glorifier de posséder de pareilles institutions. M. Bourassa, notre distingué quoique trop honoraire collaborateur, a essayé cet hiver de jeter les bases d'une classe de dessin Montréal :—il n'a pas été compris, ou les circonstances de guerre et d'engouement volontaire lui ont enlevé les uns après les autres les quelques élèves qu'il espérait avoir en dehors de l'École Normale.

L'idée de M. Bourassa lui fait honneur ; espérons qu'il ne l'abandonnera pas. Ce n'est qu'à force de répétition qu'on fait l'éducation des masses ; ce ne sera de même qu'après avoir dit et redit aux maîtres-ouvriers d'envoyer à une école de ce genre leurs apprentis, qu'on finira par les convaincre de l'utilité de la chose.

Dans notre siècle de sciences et de progrès matériel, on ne bâtit plus de ces immenses basiliques faites pour étonner les générations futures : on aime mieux construire tout autre chose. Aussi, comme j'aime à voir revivre dans nos vieilles fabriques cet orgueil des belles Églises ! C'est un retour vers les nobles amours d'un passé qui me passionne et m'enthousiasme par les grandes choses de l'intelligence qu'il a opérées. La science, le goût, les beaux-arts, la foi ont tout à gagner dans cette jalousie des splendeurs du catholicisme. C'est le même motif qui guide les paroisses canadiennes à construire de beaux temples qui portaient Florence, il y a 7 siècles, à bâtir l'Église de St. Marc ; Venise, au XIIIe siècle, à jeter les fondations de sa cathédrale au dôme plus beau que celui de St. Pierre de Rome ; Pise, jadis reine de la Méditerranée, à élever quatre monuments

religieux formant un groupe unique au monde :—la Cathédrale, le Campanile, le Baptistère et le Campo-Santo ; toutes les magnifiques cathédrales de France et d'Angleterre furent, en ces temps de crimes et de grandes choses, des signes de la vivacité des sentiments religieux des populations qui eurent le goût du beau et du grand et surent l'éterniser par des monuments autrement durables et sublimes que des ponts tubulaires et des chemins de fer.

Si j'ai réussi à rendre la paroisse de Beauport fière et heureuse de sa belle Église, si j'ai réussi à attirer l'attention de mes compatriotes sur le mérite d'un des leurs, je me louerai d'avoir entrepris ce petit travail commencé un jour de promenade, fini entre deux traductions.

J. ROYAL.

LA JOURNÉE D'UN MÉDECIN.

Un médecin qui a une clientèle, un service dans un hôpital, un titre à la Faculté et des chevaux à l'écurie, quelquefois même un éditeur, ce médecin-là étant surtout au monde pour les besoins de ceux qui souffrent, se lève à cinq heures du matin pour rédiger, à tête reposée, ses observations sur les maladies de la veille, en grossir ses œuvres complètes ou les envoyer au journal du lendemain. L'heure de son hôpital l'arrache à ce travail de cabinet. Il s'y rend à pied ou en demi-fortune. Cette ponctualité lui donne le droit d'être très-sévère envers les élèves retardataires ; il en use quelque fois mais il n'en abuse jamais. À l'hôpital il est chef de service ; ses malades, sa clinique, ses opérations l'absorbent tout entier jusqu'à dix heures.

Dupuytren s'était fait une loi de ne céder à aucune instance venue du dehors, en ce moment-là, de n'être distrait pour aucun motif de ce service des pauvres, exemple admirable et qui prouve beaucoup en faveur du caractère de ce grand chirurgien.

Il y a à l'Hôtel-Dieu, d'après un usage antique et solennel, une flûte qui doit servir au médecin de repas du matin. Les nouveaux médecins s'abstiennent d'y toucher avec un religieux respect ; Dupuytren prenait toujours cette flûte, par égard pour la tradition et peut-être aussi pour son estomac.

Il est onze heures quelquefois, et le médecin n'a pas quitté le tablier, ne s'est pas appartenu un seul instant.

Il rentre chez lui avec un appétit féroce. Quelques malades l'attendent dans une antichambre. Il se dit très-occupé et il ne tarde pas à l'être en effet ; il y aurait conscience de l'arracher à ses préoccupations. En ce moment, donnât-il des consultations, il n'aurait, je pense, le courage de mettre personne à la diète. Mais après avoir fait la part de ses appétits, le médecin reçoit sa clientèle à domicile. Ce sont les malades du quartier, qui ont trouvé le moyen ingénieux d'économiser une visite, et qui viennent surprendre à moitié prix une guérison qu'ils payeraient bien cher dans leurs foyers.

Le médecin monte aussitôt après en voiture, consulte sa liste de visites, et se fait descendre chez ceux qu'il nomme à juste titre ses malades.

Il y en a de tous les étages, de tous les quartiers, de toutes les professions, de tous les cultes, de tous les rangs et de tous les idiomes. Ici la maladie dérive d'une passion ; là la passion prend le caractère d'une maladie ; ici

l'indigence se cache sous le luxe ; là c'est la richesse qui est enfouie sous des haillons. Une des propriétés du médecin, c'est de voir l'homme à nu et à toutes les heures de la journée. Selon l'épidémie qui court, le médecin prodigue la saignée ou les purgatifs, les stimulants ou les antiphlogistiques ; il n'a quelquefois qu'une seule corde à son arc : elle lui réussit à tous coups, à ce qu'il dit, du moins. Il faut rendre cette justice au médecin, qu'il demande peu de chose aux gens de lettres, et on l'accuse de méconnaître le génie ! Le médecin le connaît *intus et in cute*, et le traite par des douches. C'est assez bien formulé pour un médecin !

Quel homme, au reste, est aussi impatiemment attendu que le médecin ? Entouré, pressé, flatté, interrogé comme un oracle, on croit qu'il ne rencontre que des visages tristes ; mais au contraire il n'en peut rencontrer que d'épanouis, ouvertement ou en secret. Est-on convalescent ou mort, il y a toujours quelqu'un qui se réjouit.

Rien n'afflige dans le médecin que son absence ; l'impossibilité de l'avoir montre de quel prix il peut être pour un malade.

Sa journée étant tout son revenu, il la fractionne en autant de coupons qu'il a de malades. Un des principes de sa pratique, c'est de parler peu et d'écouter encore moins ; les médecins qui parlent peu inspirent généralement plus de confiance.

Le médecin, outre le personnel flottant de ses malades, a le cadre réglé de ses occupations, et dans ce tissu si dense, si serré, qui compose un de ses jours, comme pour les simples mortels, d'une durée moyenne de vingt-quatre heures, il faut qu'il loge les appels en consultation, les visites d'*extra* à la campagne, les voyages en poste qui arrachent à grands frais un médecin à son centre de vitalité, à son quartier général. Si l'on réfléchit qu'il est, en outre, membre de plusieurs sociétés savantes, de plusieurs conseils de salubrité, de plusieurs comités ou autres choses de bienfaisance, on a peine à se rassurer en pensant qu'il a l'Académie royale de médecine pour se reposer.

Il rentre chez lui à deux heures pour sa consultation. C'est une de ces heures religieuses qui fixent invariablement le médecin à la même table, en face du même buste d'Hippocrate. Il y a là recomposition pour lui de ce kaléidoscope d'infirmités, qui les lui représente en faisceau à l'hôpital, disséminées ensuite sur la surface des douze arrondissements, puis groupées de nouveau dans son antichambre, infirmerie plus élégante que la première, mais qui n'en est qu'une variété. Dupuytren le même homme que nous avons vu professer avec une si noble abnégation le sacerdoce de l'art, procédait aussi avec une dignité hippocratique à cette consultation. Un secrétaire placé dans un salon à côté de son cabinet était chargé d'en recevoir le prix, invariablement fixé à cinq francs. La consultation est le tribunal de la péritence de la médecine : tout le monde n'en peut pas sortir avec l'absolution ; beaucoup reviennent la chercher.

Chaque malade a pris quelques minutes du temps si précieux de l'homme de l'art. Il interroge la pendule avec anxiété, et se voit parfois forcé de surprendre ses consultations, comme il a suspendu ses visites. Nous parlons des exceptions, c'est-à-dire des célébrités médicales. Le temps passe beaucoup moins vite pour les médecins qui ne sont pas célèbres, ou pour les autres célébrités qui ne sont pas médecins.

Pour le médecin, c'est l'heure d'une nouvelle toilette ; ses clientes du grand monde l'attendent pour avoir de lui le bulletin de leur santé. La toilette d'un médecin doit être doctorale : habit noir, chemise à jabot d'une extrême finesse, ampleur de vêtement ; encore jeune, il peut avoir la taille serrée, des gants jaunes et des bottes vernies ; mais ce dandysme facultatif fait sourdre les vieilles réputations.

Le médecin a équipage pour cette seconde visite. Il est moitié homme du monde et moitié médecin. Il ne manque jamais de donner à corps perdu dans une invitation à dîner, qu'il refuse d'un habitué au Rocher de Cancale, pour avoir le droit d'en esquiver une autre à la fortune du pot d'un académicien de ses amis, et cela parce qu'il tient à faire un bon dîner. Un médecin dîne chez soi et presque jamais autre part.

Le dîner d'un médecin est quelque chose d'hygiénique et de confortable à la fois, basé sur les lois de la tempérance et sur les raffinements de la sensualité. Brillat-Savarin était très-médecin ; aussi tous les médecins tiennent un peu de Brillat-Savarin. Le dîner semble attaché à la profession : c'est une des spécialités internes qu'il cultive avec le plus d'art. Il n'admet à sa table qu'une société plus choisie que nombreuse de gens qui savent manger. Au surplus, sous le couvert de son invitation, on peut avaler sans crainte et même s'indigérer sans scrupule. Les mets, calculés sur le tempérament des convives, sont un brevet de santé pour une huitaine au moins. Un médecin garantit ses convives sains et saufs jusqu'à la visite de digestion. On doit pardonner à ce repas d'être *secundum artem*, puisqu'il doit porter la compensation des longues fatigues entreprises au nom de l'art.

Au salon ou parle encore médecine ou littérature médicale, saupoudrée de quelques nouvelles politiques, de promotions à la Faculté, d'épidémies à la mode ; c'est l'heure où le médecin se résume, compte ce qu'il a ajouté à son blason, se représente le tableau de l'actualité et s'applaudit ordinairement d'être né médecin.

Le médecin fait assez volontiers une apparition à l'Opéra, surtout s'il est médecin du théâtre ; mais il faut qu'une pièce soit bien en vogue pour l'attirer à un autre spectacle : d'où il est logique de conclure que les drames qui ont été vus par les médecins ne sont jamais les plus malades. D'ailleurs, tout est drames pour le médecin. A lui la science des affections et des passions, comme au notaire celle des intérêts. Le médecin a trop vu mourir pour s'intéresser beaucoup à un faux semblant de mort ou d'empoisonnement. S'il pouvait complètement se faire illusion sur ses illusions, il s'enfuirait peut-être au troisième acte d'un drame, de crainte qu'on ne vint le chercher au cinquième pour porter secours à quelqu'un.

La médecine, voilà le grand élément de l'existence du médecin : parlez-lui médecine, même au théâtre, vous êtes toujours sûr de l'intéresser. Une nature artiste voit dans le médecin un homme à interpréter ; le médecin voit dans le poète un *cas de physiologie* à étudier.

Le médecin est à sa vocation toute la journée : qu'on le prenne à telle heure qu'on voudra, il se meut toujours au nom d'un principe, le principe vital ; il y échappe, mais avec peine, la nuit, pour surprendre quelques heures de sommeil, il fait verrouiller sa porte, veiller son portier, son domestique ; il est pour les solliciteurs, excepté dans son lit.

Quels sont les plaisirs du médecins ? quelles sont ses affections, ses passions, ses manies ? En a-t-il le temps d'en avoir ? Qui le croirait ! lui qui n'a jamais une minute, qui est toujours en retard de plusieurs secondes sur l'éternité, lui qui dévore le temps, il a celui d'être antiquaire, horticulteur, bibliomane artiste, collectionneur ; quant à naturaliste, *microscopiste*, anatomiste, cela rentre dans l'état. Vous trouverez quelquefois le plus grand médecin de Paris occupé à des riens, et tout plein de son sujet. Combien la pauvre humanité ne doit-elle pas souffrir dans ces moments-là !

Le dimanche c'est encore pis ! Le médecin a une maison de campagne où il se rend comme un simple bourgeois. Sa calèche, spacieuse comme un char des pompes funèbres, s'ouvre pour lui et sa nombreuse famille ; et sans que l'on sache ni pourquoi ni comment, le dimanche, la journée du médecin est un peu celle de tout le monde. Mais prenez le médecin sur semaine, alors qu'il est le plus médecin : de l'hôpital à la Faculté, de la Faculté dans son cabinet, de là chez ses clients, ne sachant auquel entendre, toujours en lutte avec le principe délétère de notre nature, asservi, en outre, à nos caprices, à nos fantaisies, à nos imaginations, subissant la plus impérieuse des servitudes, celle d'être souvent utile, toujours indispensable ; vous le trouverez sans cesse agissant, portant la santé, la consolation partout, ne se fixant nulle part ; et la journée du médecin, si pleine d'œuvres recommandables, est un des problèmes de la science et de la société.

L. Rorx.

UN PEU DE TOUT.

Trois buveurs d'eau viennent de publier l'*Histoire de Mürger*, chez Hetzel.—Nous empruntons à ce livre ceci :

“ LES MÈRES PAUVRES.—Vous ne pouvez pas savoir aussi bien que nous, vous, nos frères qui êtes riches, ce que peut le cœur d'une mère pauvre ; et, en vérité, le plus malheureux, le plus meurtri, le plus mauvais de nous serait un monstre s'il vous portait envie. N'avons-nous pas reçu comme exorbitante compensation à toutes nos misères l'admiration fervente et éblouie, le respect agenouillé front en terre, la reconnaissance à l'hymne ému et sans fin pour la sainte et vaillante Vertu qui vainquit toutes les morts conjurées et nous imposa à cette vie qui ne voulait pas de nous ! L'impétuosité du vent, la colère des mers, la fureur de la flamme qui mord, tord et du fer même fait de la cendre, nulle force n'égale la force de cette pâle et faible créature qui coud sous la petite lampe à côté du berceau d'un enfant chétif... C'est pour les mères pauvres que le merveilleux mystère de la maternité rayonne dans toutes les splendeurs de sa puissance. Il purifie aussitôt son âme et la sanctifie en la transformant. De la créature inerte et débile tout à l'heure, il fait l'héroïque combattante qui défie les travaux des demi-dieux antiques ; au plus faible cerveau il souffle l'instinct divin de la conservation et de la défense et la sollicitude haletante. C'est lui qui, dédaignant de mesurer le vent à la victime prédestinée, semble se complaire, pour mieux faire éclater sa toute-puissance, à amonceler les détresses et les angoisses devant la mère consacrée à prendre à tâche de fatiguer l'amour, de décourager le sacrifice, d'épuiser les larmes

pour en raviver la source tarie, de flétrir le sein d'où il va faire jaillir la vie, de pousser tous les cailloux de la route sous les pieds ensanglantés qui gravissent le calvaire des mères pauvres, calvaire ardu et si haut qu'il touche juste à la porte du ciel."

* * *

Un jour, Lacépède vit dans un journal son nom en tête d'un article intitulé :

Listes des scélérats qui votent contre le peuple.

Et le journaliste était un homme qui venait souvent dîner chez lui : il y vint après sa liste comme auparavant.

—Vous m'avez traité bien durement, lui dit son hôte avec douceur.

—Et comment cela ?

—Vous m'avez appelé scélérat.

—Oh ! scélérat est un terme pour dire qu'on ne pense pas comme nous.

* * *

Un lettré de Châlons, homme naïf s'il en fut jamais, vient de faire un héritage de 400,000 fr.

—J'ai la fortune, a-t-il dit, maintenant il me faut la gloire !

Et il s'occupe de fonder un petit journal hebdomadaire qui s'appellera : *le Lapin blanc*.

—Il est fâcheux, lui disait Schaumard, que vous ayez le front un peu bas. C'est mal porté chez les poètes.

—Eh bien ! demanda le rédacteur en chef du *Lapin blanc*, que faut-il faire ?

—Il faut aller chez le *bailleur de fronts*.

* * *

Extrait de la *Gazette du Midi* du 28 avril 1862 :

"Une paysanne de Saint-Jean-du-Désert a mis fin, avant-hier, à ses jours en se jetant dans un réservoir. D'après le rapport de M. Frédéric, médecin, la mort de cette malheureuse femme a été le résultat d'un suicide."

* * *

Calino fils à Calino père :

—Dis-donc, papa, pourquoi donc faire ce petit miroir que le chapelier a mis au fond de ton chapeau ?

Calino père :

—Bêta ! tu ne vois donc pas que c'est pour regarder dedans si l'on est bien coiffé !

* * *

—Voulez-vous enfin me payer ? demande un malheureux tailleur à une de ces mauvaises pratiques pour lesquelles paient les bonnes.

—Devez-vous de l'argent à quelqu'un ? riposte le client à son créancier.

—Non, Dieu merci !

—Eh bien ! alors vous pouvez bien attendre un peu. A quelques jours de là, débiteur et créancier se rencontrent de nouveau, non par la faute du premier,

croyez-le bien ; mais enfin ils s'abordent, et la conversation s'engage naturellement ainsi :

—Voulez-vous me payer ? redemande le tailleur.

—Devez-vous de l'argent à quelqu'un ? redit à son tour le client.

—Mon Dieu oui, s'empresse de répondre le tailleur, qui ne veut plus être pris au piège comme la première fois.

—Et pourquoi ne payez-vous pas ?

—Je vous le dis, c'est, hélas ! parce que je n'ai pas d'argent.

—Eh bien ! c'est justement pour le même motif que je ne puis pas vous payer.

* * *

Le peintre X... est, du matin au soir, dans un état d'ivresse fort affligeant.

Il boit de tout et il boit toujours.

—Pauvre garçon ! disait Delacour, il était amoureux, et celle qu'il aimait l'a trompé. C'a été pour lui une grande douleur, et il boit pour *noyer ses chagrins*.

—Eh bien ! s'écria Lambert, il paraît que ses chagrins savent nager ?

* * *

A peine arrivé à Paris, mon ami Martial avait été invité à un réveillon par la baronne de M...

Celui-ci se rend avec empressement à l'invitation, et au souper, dès que le premier plat apparaît, il l'arrache des mains du domestique et se met à découper la pièce.

Puis il fait servir tout le monde et garde son assiette vide.

Au deuxième, au troisième, aux autres plats, même empressement à découper, même refus quand on lui présente à son tour quelque chose.

Mme de B... intriguée, finit par lui dire :

—Mais vous ne mangez pas, monsieur Martial ?

—Je ne suis point invité pour cela, madame la baronne.

—Comment ? que veut dire cette plaisanterie ?

—Ne m'avez-vous pas écrit ce billet ?

Et Martial montre la lettre suivante :

"Mme la baronne de M... prie M. Martial de vouloir bien lui faire l'honneur de venir *couper* chez elle."

—Tiens, c'est vrai, dit la baronne en riant..... j'ai oublié la *cédille*.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO.

1.—Cet homme parlera, dans une semaine, la valeur de 3,369 pages ou 8 volumes et $\frac{3}{4}$ environ de volume. Dans un an il parlera la valeur de 175,200 pages ou 438 volumes.

2.—Une bonne conscience.

3.—Newton, né en 1642, mort en 1727.

MOTS DES ENIGMES DU DERNIER NUMÉRO.

1^{re} : Trépas, repas ;—2^e : Ré-forme.

LE VOLTIGEUR CANADIEN.

(POUR VOIX DE BASSE.)

Allégo Moderato.

MUSIQUE PAR ADOLPHE VOGEL.

CHANT.

Sombre et pen - sif de - bou sur la fon - tiè-re un vol-ti-

PIANO. *ff* *Sostenuto.*

geur al - lai li - nir son quart: fus-tie du jour a - che - vait sa car - riè-re, un rai - sa -

loin ar - - - gen-tai le rem - part; Hé - - - las! dit - il, quelle est donc ma con-

Ritard. *Sostenuto.* *Moderato.*

SUIVEZ.

p

Ritard.

si - - - gue? un mot un - glais que je ne com - prends pas

Detailed description: This system contains the first line of music. It features a vocal line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature. The lyrics are written below the vocal line. Below the vocal line is a grand staff for piano accompaniment, consisting of a treble and bass clef staff. The piano part includes various chords and melodic lines. A 'Ritard.' (ritardando) marking is placed above the vocal line towards the end of the system.

Legato.

Mou pe-re é - - tait du pays de la vigne, Mon pos-te

p

Detailed description: This system contains the second line of music. It features a vocal line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature. The lyrics are written below the vocal line. Below the vocal line is a grand staff for piano accompaniment. A 'Legato.' marking is placed above the vocal line at the beginning of the system. A piano dynamic marking '*p*' is placed below the piano accompaniment staff. The piano part includes various chords and melodic lines.

non je ne te his-se pas. Mon père é - - tait du

Detailed description: This system contains the third line of music. It features a vocal line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature. The lyrics are written below the vocal line. Below the vocal line is a grand staff for piano accompaniment. The piano part includes various chords and melodic lines.

Cresc. *Ritard.*

pa - ys de la vi - - - gne, Mon pos - te non je ne te lais - se

ff

SUITEZ.

1^o Tempo. *Ritard.*

pas. > > > Mon pos-te non je ne te lais - - - se pas.

ff *p* *Ritard.*

Un bruit soudain vient frapper mon oreille
 Qui vive..... point. Mais j'entends le tambour.
 Au corps-de-garde, est-ce que l'on sommeille ?
 L'aigle, déjà, plane aux bois d'alentour.
 Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
 Un mot anglais que je ne comprends pas :
 Mon père était du pays de la vigne ; } *bis.*
 Mon poste, non, je ne te laisse pas.

C'est l'ennemi, je vois une victoire !
 Feu, mon fusil : ce coup est bien porté ;
 Un Canadien défend le territoire,
 Comme il saurait venger la liberté.
 Hélas, etc.

Un plomb l'atteint, il pâlit, il chancelle,
 Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
 Le sol est teint de son sang qui ruisselle,
 Pour son pays c'e mourir qu'il est doux.
 Hélas, etc.

Ses compagnons courant à la victoire,
 Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
 Le jour, déjà, désertait sa paupière,
 Mais il semblait dire encore en mourant :
 Hélas, c'est fait, quelle est donc ma consigne ?
 Un mot anglais que je ne comprends pas :
 Mon père était du pays de la vigne ; } *bis.*
 Mon poste, non, je ne te laisse pas.